
La surprise stratégique

De la notion aux implications

Corentin Brustlein

Octobre 2008



Laboratoire
de Recherche
sur la **Défense**

L'Ifri est, en France, le principal centre indépendant de recherche, d'information et de débat sur les grandes questions internationales. Créé en 1979 par Thierry de Montbrial, l'Ifri est une association reconnue d'utilité publique (loi de 1901).

Il n'est soumis à aucune tutelle administrative, définit librement ses activités et publie régulièrement ses travaux.

L'Ifri associe, au travers de ses études et de ses débats, dans une démarche interdisciplinaire, décideurs politiques et experts à l'échelle internationale. Avec son antenne de Bruxelles (Ifri-Bruxelles), l'Ifri s'impose comme un des rares *think tanks* français à se positionner au cœur même du débat européen.

Les opinions exprimées dans ce texte n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

ISBN : 978-2-86592-390-8

© Ifri – 2008 – Tous droits réservés

Toute demande d'information, de reproduction ou de diffusion peut être adressée à publications@ifri.org

Ifri
27 rue de la Procession
75740 Paris Cedex 15 – FRANCE
Tel : +33 (0)1 40 61 60 00
Fax : +33 (0)1 40 61 60 60
Email : ifri@ifri.org

Ifri-Bruxelles
Rue Marie-Thérèse, 21
1000 – Bruxelles – BELGIQUE
Tel : +32 (0)2 238 51 10
Fax : +32 (0)2 238 51 15
Email : info.bruxelles@ifri.org

Site Internet : www.ifri.org

« Focus stratégique »

Les questions de sécurité exigent désormais une approche intégrée, qui prenne en compte à la fois les aspects régionaux et globaux, les dynamiques technologiques et militaires mais aussi médiatiques et humaines, ou encore la dimension nouvelle acquise par le terrorisme ou la stabilisation post-conflit. Dans cette perspective, le Centre des études de sécurité se propose, par la collection « **Focus stratégique** », d'éclairer par des perspectives renouvelées toutes les problématiques actuelles de la sécurité.

Associant les chercheurs du centre des études de sécurité de l'Ifri et des experts extérieurs, « **Focus stratégique** » fait alterner travaux généralistes et analyses plus spécialisées, réalisées en particulier par l'équipe du Laboratoire de Recherche sur la Défense (LRD).

L'auteur

Corentin Brustlein est chercheur au sein du Laboratoire de Recherche sur la Défense (LRD), établi au sein du Centre des études de sécurité de l'Ifri.

* *

Le comité de rédaction

Rédacteur en chef : Etienne de Durand

Rédacteur en chef adjoint : Marc Hecker

Assistante d'édition : Louise Romet

Sommaire

Introduction	5
Qu'est-ce qu'une surprise stratégique ?	7
<i>Une constante de l'histoire</i>	7
<i>Surprise militaire et surprise diplomatique</i>	10
<i>En quoi une surprise est-elle stratégique ?</i>	12
<i>Surprise et rupture</i>	13
Surprise et logique stratégique	15
<i>La surprise dans la dialectique des volontés en conflit</i>	15
<i>Comment une surprise devient-elle stratégique ?</i>	20
<i>Surprise stratégique et victoire</i>	22
Préparation et résilience dans le nouvel environnement de sécurité	25
<i>Surprise et nouvel environnement de sécurité</i>	25
<i>Les insuffisances du renseignement</i>	27
<i>Initiative et résilience</i>	31
Conclusion	39
Références	41

Introduction

Il est désormais d'usage d'opposer les certitudes de la guerre froide aux incertitudes de la période lui ayant succédé. On omet néanmoins de rappeler que ce caractère plus prévisible du monde bipolaire, s'il était bien réel, demeurerait limité : la guerre froide est apparue d'autant plus stable et rassurante rétrospectivement qu'on la comparait à l'incertitude actuelle, marquée par la fluidification accrue du système international à partir des années 1980. L'avènement de l'ère informationnelle a fait naître de nouvelles possibilités techniques renforçant la vitesse avec laquelle des acteurs, étatiques ou non, peuvent interagir violemment. Les vulnérabilités inédites qui en découlent ont ainsi contribué au retour d'une préoccupation politico-militaire héritée de la guerre froide, la crainte d'une attaque-surprise ayant un impact stratégique.

Rarement défini avec précision, le concept de surprise stratégique traduit généralement l'idée d'une menace mal ou non anticipée frappant un Etat de manière inattendue et ébranlant ses conceptions et sa posture de sécurité. Prenant principalement jusqu'aux années 1980 la forme d'une attaque-surprise nucléaire, puis dans les années 1990 celle d'un « *Pearl Harbor* informatique » neutralisant les systèmes complexes sur lesquels reposent les sociétés occidentales, la menace d'une surprise stratégique s'est brutalement matérialisée avec les attentats du 11 septembre 2001.

Prenant en compte la fluidification accrue de l'environnement stratégique et répondant à la demande expresse formulée par Nicolas Sarkozy d'une « stratégie globale de défense et de sécurité nationale actualisées qui garantisse les intérêts de la nation si une surprise stratégique venait à les menacer »¹, le Livre blanc sur la Défense et la Sécurité nationale (LBDSN) porte notamment son attention sur la menace représentée par une éventuelle surprise stratégique, exposant des pistes afin de s'en prémunir. Appelant à « la prise en compte de l'incertitude stratégique comme fondement de la pensée et de la politique de défense et de sécurité de la France »², le Livre blanc insiste tout particulièrement sur la

¹ Nicolas Sarkozy, *Allocution à l'occasion de l'installation de la commission du Livre blanc sur la défense et la sécurité nationale*, 23 août 2007, http://www.elysee.fr/elysee/elysee.fr/francais/interventions/2007/aout/allocution_a_l_occasion_de_l_installation_de_la_commission_du_livre_blanc_sur_la_defense_et_la_securite_nationale.79262.html

² *Défense et Sécurité nationale : le Livre blanc*, Paris, Odile Jacob – La Documentation Française, 2008, p. 40.

fonction d'anticipation stratégique et sur son corollaire opérationnel, le renseignement.

Or, la résurgence actuelle du thème de la surprise stratégique comme les solutions proposées traduisent sans doute une double erreur de perspective. Tant l'histoire récente que la théorie stratégique témoignent du fait que l'incertitude est inhérente à la stratégie – domaine de la confrontation des projets des unités politiques – et qu'en conséquence aucune période historique, aucune configuration du système international n'est à l'abri de la surprise. De même, au niveau cette fois des réponses, la focalisation sur le renseignement, quoique logique, demeure insuffisante : la constante amélioration des capacités de renseignement n'a jamais su – et ne saurait davantage à l'avenir – prévenir la survenue de surprises stratégiques.

S'interroger sur le phénomène de surprise stratégique ne doit donc pas se limiter à un inventaire, par définition incomplet, des avatars potentiels de cette menace ou de ses scénarios d'actualisation. Le terme de surprise stratégique étant employé de nos jours afin de qualifier des réalités extrêmement dissemblables, il importe au préalable de clarifier cette notion, notamment en la distinguant des termes proches, mais aussi en revenant sur ses origines et sa logique interne. Délimiter le périmètre légitime de la surprise stratégique, mettre en lumière la variabilité de ses effets et souligner l'importance de la « cible » et de sa vulnérabilité permettent ainsi d'explorer pistes et réponses, qui ne s'attachent pas uniquement à réduire la probabilité d'occurrence d'une attaque mais essaient d'en restreindre l'impact.

Ainsi, si l'histoire et la théorie indiquent qu'il est fondamentalement impossible d'évacuer avec certitude la surprise stratégique de notre horizon conflictuel³, elles offrent également des raisons de ne pas désespérer : une préparation efficace reste possible, dès lors en particulier que la « cible » a pris la mesure de sa vulnérabilité et a entrepris de se « désensibiliser ».

³ « La surprise n'est pas seulement possible ou même probable, elle est certaine ». Colin S. Gray, *La guerre au XXI^e siècle. Un nouveau siècle de feu et de sang*, Paris, Economica, 2007 (2005), p. 6.

Qu'est-ce qu'une surprise stratégique ?

L'examen de la littérature consacrée à la surprise stratégique amène à un premier constat : la plupart des travaux sur la surprise stratégique n'ont pas fourni de définition précise ou unique de cette notion. Les nombreuses acceptions utilisées ont en commun de concevoir la surprise stratégique, même implicitement, comme la situation résultant d'une attaque, imprévue par l'acteur ciblé ou dont il n'a, au mieux, que très imparfaitement pu se prémunir, et ayant des effets stratégiques. En tant que telle, la surprise stratégique est donc probablement aussi ancienne que le conflit armé, et s'est vue illustrée à d'innombrables reprises depuis l'Antiquité. Ces cas historiques ont principalement pris la forme d'attaques-surprises de portée stratégique. Pourtant, cette acception focalisée sur la surprise stratégique comme produit du combat apparaît trop restrictive : une surprise stratégique peut résulter d'une offensive classique, d'un attentat ou d'une simple démonstration de force, tant que ceux-ci s'inscrivent dans un contexte de conflit et affectent la posture de défense de la cible.

Une constante de l'histoire

L'intérêt pour le concept de surprise stratégique remonte à la guerre froide, au cours de laquelle il émerge pour deux raisons principales. D'abord, la grande stratégie soviétique de domination continentale qui se profile dans l'immédiat après-guerre accorde une place centrale à la surprise, comme en témoignent alors le coup de Prague de 1948, le déclenchement de la guerre de Corée ou la mise en orbite de *Sputnik*. Ensuite, l'évolution technologique en général et l'apparition de l'arme nucléaire et du missile balistique en particulier semblent modifier durablement la faisabilité d'une surprise d'ampleur stratégique.

L'arme nucléaire, du fait de l'énormité des destructions qu'elle occasionne, et le missile balistique, par sa portée et sa très courte durée de vol⁴, contribuent à ce que s'opère une double contraction de l'espace et du temps stratégiques, rendant une stratégie fondée sur la surprise plus séduisante et efficace qu'auparavant. La violence et l'instantanéité d'une première attaque rendent toute récupération impensable, à plus forte raison

⁴ La durée de vol d'un missile balistique de portée intercontinentale (plus de 6000 kilomètres) est d'environ vingt-cinq à trente minutes. Pour les missiles frappant à plus courte portée, le vol peut durer moins de dix minutes. Voir James M. Lindsay et Michael E. O'Hanlon, *Defending America. The Case for Limited National Missile Defense*, Washington, Brookings Institution Press, 2001, p. 38.

après la mise au point de l'arme thermonucléaire, renforçant le sentiment apparu dès 1945 que les destructions engendrées par une frappe nucléaire seraient si irrémédiables que la priorité nationale des Etats devait être d'en empêcher la survenue⁵. Incapables de parer ou de supporter une frappe nucléaire – sinon de façon marginale – les Etats possesseurs de l'arme nucléaire ont du se reposer sur la dissuasion pour retrouver une capacité minimale de prévention d'une surprise stratégique nucléaire et rétablir une certaine « stabilité ».

Les tentatives visant à renforcer cette dissuasion se sont fondées sur cette vulnérabilité insurmontable des Etats face à la menace balistico-nucléaire. Plutôt que de viser l'acquisition d'une capacité de première frappe désarmante, objectif coûteux et risqué que les superpuissances ont toujours peiné à abandonner⁶, les puissances nucléaires ont pris acte de cette vulnérabilité réciproque et tenté de la rendre durable. En garantissant l'invulnérabilité de leurs forces de représailles (ou de « frappe en second ») par la protection des missiles balistiques (silos durcis, sous-marins nucléaires lanceurs d'engins), le développement de réseaux de radars d'alerte précoce ou la limitation des défenses antibalistiques, elles se sont assurées de leur capacité à infliger des dommages insupportables à un adversaire prenant l'initiative d'une attaque⁷. Maintenu dans une situation de vulnérabilité semi-consentie, chaque protagoniste se voit contraint d'épargner les intérêts vitaux de son adversaire, sous peine de subir des représailles disproportionnées.

La représentation de la surprise stratégique a évolué à mesure que se stabilisait l'équilibre nucléaire bipolaire. La large supériorité quantitative attribuée aux forces dites « classiques » du Pacte de Varsovie, une doctrine militaire soviétique mettant l'accent sur les opérations offensives, la tromperie et la surprise, ainsi qu'une expérience historique témoignant de capacités certaines de l'Armée Rouge en la matière incitent alors les états-majors occidentaux à se focaliser progressivement sur les risques de surprise stratégique prenant la forme d'une attaque aéroterrestre massive en Europe centrale, renouvelant les craintes européennes d'un découplage soudain entre les deux rives de l'Atlantique⁸.

C'est donc de manière logique que la surprise stratégique devient, pendant la guerre froide, une préoccupation majeure, en particulier pour les Etats-Unis. Ceux-ci, avec l'apparition du couple balistico-nucléaire, perdent la profondeur stratégique offerte par leur insularité, qui leur permettait

⁵ Bernard Brodie, « Implications for Military Policy », dans Bernard Brodie (dir.), *The Absolute Weapon. Atomic Power and World Order*, New York, Harcourt Brace, 1946, pp. 70-107.

⁶ Voir les arguments de John J. Mearsheimer dans *The Tragedy of Great Power Politics*, New York, Norton, 2001, pp. 128-133.

⁷ Albert Wohlstetter identifie six conditions pour qu'une force nucléaire soit crédible. Voir *The Delicate Balance of Terror*, Santa Monica, RAND, P1472, 1958, disponible sur <http://www.rand.org/publications/classics/wohlstetter/P1472/P1472.html> ; sur le lien entre attaque-surprise et dissuasion, voir Thomas C. Schelling, *Stratégie du conflit*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986 (1960), pp. 253 et suivantes.

⁸ Voir par exemple Peter Vigor, *Soviet Blitzkrieg Theory*, Londres, MacMillan, 1983.

jusqu'alors de profiter de leur protection océanique tandis qu'ils mobilisaient progressivement leurs ressources pour la guerre.

Pour autant, la surprise, même d'ampleur stratégique, ne date pas de l'ère nucléaire. Fondamentalement, la capacité d'un acteur à surprendre un adversaire dépend à la fois de facteurs immatériels ne connaissant que peu d'évolution dans le temps (inventivité, ruse, « coup d'œil », etc.) et d'autres affectés par le changement technologique (mobilité et vitesse d'exécution, communication, dissimulation, détection, etc.). L'aptitude à surprendre évolue donc constamment, sous les effets conjugués du génie guerrier et des innovations croisées de chaque belligérant cherchant à prendre l'avantage sur l'autre : les Grecs remportent notamment la bataille décisive de Marathon en surprenant leurs adversaires perses par une tactique offensive et une vitesse d'exécution inattendues. Hannibal cumule surprise « opérative » et surprises tactiques : il déconcerte les Romains en franchissant les Alpes, puis surprend et défait leurs légions au Lac Trasimène, enfin les trompe et les écrase à Cannes. La prise de risque dans le plan de campagne est ainsi combinée aux batailles reposant sur l'embuscade ou le piège tactique. L'art de la guerre mongol des XIII^e et XIV^e siècles, qui leur permet de constituer un empire allant de la mer de Chine aux plaines d'Europe orientale, doit ses réussites tactiques et opératives à l'association de la vitesse, de la ruse et de la surprise...⁹ Bonaparte lors des campagnes d'Italie et la Wehrmacht en 1940 comme en 1941 ne procèdent d'ailleurs pas autrement. Les nombreux exemples historiques d'usage conscient de la surprise semblent, en première analyse, inséparables des grandes victoires.

En ce sens, il paraît difficile de discerner dans les siècles passés une tendance à l'accélération ou au ralentissement de la fréquence des surprises de portée stratégique. L'émergence des nationalismes et la révolution industrielle au début du XIX^e siècle semblent pourtant avoir contribué à en réduire les risques, en fournissant aux Etats des structures industrielles, administratives et logistiques ainsi qu'une cohésion politique permettant de se mobiliser pleinement pour résister aux conséquences d'une attaque-surprise. Ceci n'a, bien sûr, nullement interdit les exceptions : Bismarck a su tirer profit des attaques-surprises à but limité, soucieux de ne pas susciter d'opposition globale à la montée en puissance de l'Allemagne. Hitler, quant à lui, a vu dans l'association du coup de force et des attaques-surprises un moyen décisif de compenser la faiblesse initiale de l'Allemagne et d'exploiter le manque de volonté et la désunion de ses adversaires.

Ainsi, depuis l'émergence des nationalismes et l'apparition de l'arme nucléaire, une attaque unique ne pouvait qu'exceptionnellement créer une décision au sens où l'entendait Beaufre, à savoir un événement psychologique provoquant l'abandon de la lutte par l'un des belligérants¹⁰. Lorsque ce fut le cas (Sadowa 1866, France 1940...), l'exception résidait à

⁹ Larry H. Addington, *The Patterns of War Through the Eighteenth Century*, Bloomington, Indiana University Press, 1990, pp. 65-67.

¹⁰ Général André Beaufre, *Introduction à la stratégie*, Paris, Pluriel, 1998 (1963), p. 36.

la fois dans les erreurs dramatiques de commandement de l'Etat ciblé et dans le recours à des pratiques aussi originales qu'efficaces, le cumul des deux ayant neutralisé la capacité de récupération et d'adaptation de la victime. La plupart du temps, cependant, l'adaptation de la cible et sa profondeur stratégique pouvaient encore permettre à une société de l'ère pré-nucléaire « d'encaisser » une attaque-surprise stratégique : les coûts d'une attaque conventionnelle n'étant imposés à l'adversaire que de manière graduelle, et l'offensive s'essouffant du fait même de sa progression¹¹, le belligérant attaqué pouvait toujours espérer éviter les affrontements directs, retarder la décision et attendre *in fine* que l'équilibre des forces se renverse. Inopérante dans l'hypothèse nucléaire, cette profondeur stratégique demeure néanmoins pertinente, on le verra, face aux formes nouvelles que peut prendre une surprise stratégique.

Pour autant, les formes qu'une surprise stratégique peut prendre ne se réduisent pas aux attaques-surprises. Saisir cette nuance requiert au préalable une définition de la notion de surprise stratégique en insistant sur la distinction avec d'autres termes et expressions proches.

Surprise militaire et surprise diplomatique

A l'origine tout au moins, l'effet de surprise stratégique est donc généralement entendu dans un sens strictement *militaire*, comme résultant d'une *attaque-surprise* de grande ampleur. En tant que telle, l'attaque-surprise est un procédé classique de la guerre, par lequel un acteur prend son adversaire au dépourvu pour le déstabiliser – en le frappant sur ses flancs ou ses arrières et en accroissant l'état de peur et d'incertitude dans lequel celui-ci se trouve¹². Ce principe de surprise peut être employé aussi bien aux niveaux tactique et opératif que stratégique, selon l'ampleur des forces engagées et l'échelle des combats. Quel que soit le niveau concerné, les exemples d'attaques-surprises abondent : l'embuscade de la vallée d'Uzbin, dans laquelle sont tombées le 18 août 2008 les unités de l'armée française et de l'armée nationale afghane ou le raid de l'aéronavale britannique sur la base italienne de Tarente en novembre 1940 sont des cas d'attaque-surprise tactique. Le débarquement de MacArthur à Inchon en 1950 et l'opération combinée anglo-franco-israélienne au cours de la crise de Suez d'octobre 1956 constituent quant à eux des attaques-surprises de niveau opératif. Enfin, pour des attaques-surprises de niveau stratégique, on pense évidemment à l'attaque sur *Pearl Harbor*, les opérations allemandes contre l'URSS en juin 1941, mais aussi à l'offensive des armées arabes contre Israël en octobre 1973, à l'attaque prussienne aboutissant en 1866 à la défaite de Sadowa ou au déclenchement de la guerre de Corée en 1950.

Les premières études systématiques sur le sujet estiment que le caractère *surprenant* d'une attaque stratégique réside dans le fait, pour la victime, de découvrir brutalement *si, quand, où* et *comment* une telle

¹¹ Carl von Clausewitz, *De la guerre*, Paris, Editions de Minuit, 1955, p. 45.

¹² Charles Ardant du Picq (colonel), *Etudes sur le combat*, Paris, Ivrea, 1978.

offensive sera menée¹³. Les attaques-surprises étudiées correspondent ainsi à des cas d'initiation inattendue d'une guerre (*Pearl Harbor*, opération *Barbarossa*, guerre de Corée, attaque de l'Iran par l'Irak...), à l'extension géographique de celle-ci (invasion de la Norvège en avril 1940), l'apparition d'une pratique innovante (« guerre-éclair » de mai 1940, opération *Desert Storm*), ou la combinaison de plusieurs éléments¹⁴. En réalité, la plupart des cas sont mixtes : lorsqu'est initié le plan *Barbarossa*, Staline et le haut commandement soviétique ne s'attendent pas à une attaque à ce moment-là et selon les axes de pénétration choisis par la *Wehrmacht*. Ils n'ont pas non plus anticipé correctement les méthodes auxquelles celle-ci aurait recours. A *Pearl Harbor*, les Etats-Unis sont à la fois surpris par l'entrée en guerre du Japon impérial et par les capacités aéronavales que celui-ci parvient à projeter aussi loin de son territoire national.

Pour autant, il serait réducteur de ne concevoir les cas de surprise stratégique que comme la conséquence d'actes militaires s'inscrivant dans une *logique de combat*. La mise en orbite pacifique de *Sputnik* en 1957 contribua en effet à infléchir notablement les perceptions américaine et européenne de la menace soviétique ainsi que les stratégies adoptées en vue d'y faire face.

La surprise stratégique doit également être distinguée de la surprise *politique* ou des usages possibles de la surprise dans un cadre *diplomatique*. La surprise politique, inflexion brutale des orientations d'un régime politique ou d'un acteur non-étatique, peut par exemple survenir suite à un renouvellement – démocratique ou non – de l'équipe dirigeante ou à un changement soudain du contexte local ou régional. Cette surprise politique peut être annonciatrice de futures surprises stratégiques, comme l'adoption d'une ligne politique de confrontation cherchant à bouleverser le *statu quo*, mais ne constitue pas à proprement parler une surprise stratégique. A un autre niveau, tant la pratique hitlérienne d'avant 1939 que les méthodes soviétiques ayant contribué à ouvrir l'ère de la guerre froide illustrent un type de diplomatie fondée sur l'effet de surprise. N'impliquant pas d'action militaire de grande envergure, ces stratégies se distinguent par nature de celles s'appuyant sur des attaques-surprises. Elles peuvent en être tout à fait déconnectées, comme dans le cas soviétique, mais aussi les précéder comme en témoigne à nouveau l'exemple de l'Allemagne nazie. A mesure que cette dernière prend confiance dans son instrument militaire et devient consciente du manque de volonté de ses futurs ennemis, elle passe du coup de force diplomatique à une « grande stratégie » d'annexion et de soumission adossée à une série d'attaques-surprises menées par un appareil militaire réformé afin d'exceller dans l'offensive.

¹³ Richard K. Betts, *Surprise Attack. Lessons for Defense Planning*, Washington, The Brookings Institution, 1982, p. 4 ; Klaus Knorr et Patrick Morgan, « Strategic Surprise : An Introduction », dans Klaus Knorr et Patrick Morgan (dir.), *Strategic Military Surprise. Incentives and Opportunities*, New Brunswick, Transaction Books, 1983, p. 2.

¹⁴ Coutau-Bégarie souligne qu'une surprise stratégique peut être de nature technique, géographique, temporelle, doctrinale ou une combinaison de ces quatre types. Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, Paris, Economica, 1999, pp. 390-391.

En quoi une surprise est-elle stratégique ?

Par delà la nature – militaire ou non – du déclencheur de l'effet de surprise stratégique, le sens du terme *stratégique* se prête à des interprétations globalement concordantes, pointant dans le sens d'un événement aux conséquences majeures pour l'acteur en étant victime. Ainsi, plusieurs officiers supérieurs du Centre des Hautes Etudes Militaires (CHEM) définissent la surprise stratégique comme un « événement, peu ou mal anticipé et à très fort impact, qui ébranle les fondements d'un Etat »¹⁵. De même, Delcroix souligne que l'un des caractères propres aux surprises de type stratégique est le fait qu'elles « frappe[nt] au niveau le plus élevé, au niveau politico-militaire »¹⁶. Un effet de surprise de portée stratégique tendrait donc à affecter non seulement les échelons militaires lui étant inférieurs, mais aussi à remonter jusqu'à la direction politique, en incitant les décideurs à reconsidérer leurs choix militaires et leur posture de sécurité¹⁷.

On dira d'une surprise qu'elle est *stratégique* non seulement en raison de sa portée majeure, mais également et *uniquement si celle-ci résulte d'un acte hostile de l'adversaire*. La stratégie est ici entendue au sens d'un plan d'action finalisé, destiné à imposer sa volonté politique à un adversaire¹⁸. En ce sens, une surprise peut acquérir une portée stratégique de manière inattendue pour l'acteur en étant à l'origine, mais elle fait toujours suite à une initiative visant à influencer l'adversaire par une démonstration, une menace ou un emploi de la force. Cette seconde acception du terme s'impose afin de distinguer les problèmes spécifiques au domaine stratégique, dans lequel on ne peut jamais ignorer l'adversaire, de ceux relevant de la gestion des accidents et des catastrophes, comme un dérèglement climatique majeur¹⁹.

Au final, une surprise stratégique peut être entendue comme la *situation de choc ou de sidération psychologique et organisationnel(le) résultant d'une action offensive adverse, révélant une impréparation*

¹⁵ CHEM, « La surprise stratégique », *Défense nationale*, mars 2008, pp. 41-50.

¹⁶ Geoffrey Delcroix, *Prospective, défense et surprise stratégique. Le stratège, l'improbable et l'inattendu*, Paris, Futuribles International, Travaux & recherches de prospective, n°25 (mars 2005), pp. 69-70.

¹⁷ Sur l'articulation entre surprises tactique et stratégique, voir Barton Whaley, *Stratagem. Deception and Surprise in War*, Boston, Artech House, 2007, p. 82. Sur les niveaux de la stratégie, Richard K. Betts, « The Trouble with Strategy : Bridging Policy and Operations », *Joint Force Quarterly*, n° 29, automne-hiver 2001-2002, pp. 23-30 ; voir la seconde partie d'Edward N. Luttwak, *Le grand livre de la stratégie, de la paix et de la guerre*, Paris, Odile Jacob, 2002 (1^{ère} éd. 1988), pp. 139-282 ; Milan Vego, « Policy, Strategy, and Operations », dans Bradford A. Lee et Karl F. Walling (dir.), *Strategic Logic and Political Rationality. Essays in Honor of Michael I. Handel*, Londres, Frank Cass, 2003, pp. 119-136.

¹⁸ Beaufre, *Introduction à la stratégie*, op. cit., p. 34 ; Thierry de Montbrial, « Stratégie », dans Thierry de Montbrial et Jean Klein (dir.), *Dictionnaire de stratégie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999, pp. 527-542.

¹⁹ Pour une interprétation différente, voir. Chester A. Crocker, « Reflections on Strategic Surprise », dans Patrick M. Cronin (dir.), *The Impenetrable Fog of War. Reflections on Modern Warfare and Strategic Surprise*, Westport, Praeger, 2008, pp. 177-185.

relative de la victime et lui imposant d'ajuster les moyens, voire les objectifs, de sa posture stratégique²⁰.

En résumé, un effet de surprise d'ampleur stratégique peut résulter d'une grande variété de déclencheurs créant de l'inattendu (attaque-surprise, démonstration de force, coup de force diplomatique, etc.), mais ne sera considéré comme « surprise stratégique » que s'il résulte d'une initiative hostile.

Surprise et rupture

Si les concepts de *surprise* et de *rupture* stratégiques traduisent tous deux un changement brutal affectant sensiblement la sécurité d'unités politiques, ils divergent quant à leur caractère durable et décisif. La première a des effets redoutables, mais temporaires ; elle n'est qu'une *suspension* de la dialectique des volontés en conflit, occasionnée par un choc délibéré initié par un adversaire, et laisse théoriquement à la victime l'opportunité de se rétablir, bien que celle-ci en soit incapable dans certains cas. L'idée de rupture stratégique s'apparente davantage à un changement de plus long terme, souvent irréversible et de plus grande ampleur, dépassant largement le cadre d'un conflit donné. La rupture stratégique traduit un changement fondamental, parfois brutal et généralement non intentionnel de l'environnement stratégique, comme ont pu l'incarner la révolution industrielle ou l'effondrement du bloc soviétique entre 1989 et 1991, tandis que la surprise stratégique révèle l'impréparation relative d'un acteur face à une menace donnée²¹.

La différence entre surprise et rupture stratégiques, qui ne se réduit donc pas à une pure distinction d'échelle, correspond à la distinction entre « Révolution dans les Affaires Militaires » (*Revolution in Military Affairs* ou RMA) et « Révolution Militaire » (RM). Tout d'abord, parce que l'on constate souvent une connexion entre, d'une part, RMA et surprise stratégique et, d'autre part, RM et rupture stratégique ; ensuite parce qu'il existe entre ces deux phénomènes une différence d'échelle et de nature : tandis que la RMA traduit un changement des pratiques militaires trouvant son origine au croisement de la technologie, de la doctrine et de l'organisation, la RM constitue un changement de portée et d'ampleur supérieures, s'inscrivant dans le plus long terme²². Ainsi, une RM englobe une série de RMA, comporte d'importantes ramifications politiques et sociales, et dépasse très largement la volonté des acteurs impliqués. En ce sens, des innovations telles que le combat aéronaval ou le bombardement

²⁰ L'idée que la surprise ne peut être causée que par l'offensive s'explique par le fait que son initiateur doit nécessairement prendre l'initiative, adoptant *de facto* une posture offensive.

²¹ Ainsi la rupture est-elle dite « stratégique » moins parce qu'elle résulte d'un plan d'action finalisé que du fait de sa portée globale. Pour une interprétation différente du concept de rupture, Hervé Coutau-Bégarie dans « Révolution ou rupture ? Sur la mutation stratégique en cours », *Stratégie*, n°65, 1997/1, pp. 11-12, et Hervé Coutau-Bégarie, *Traité de stratégie*, op. cit., pp. 391-392.

²² Voir Etienne de Durand, « RMA : La résistance au changement est-elle raisonnable ? », dans Pascal Vennesson (dir.), *Innovations et conduite du changement dans les armées*, Paris, Les forums du C2SD, 2002, pp. 135-160.

stratégique s'inscrivent dans la RM initiée avec la Première Guerre mondiale qui rassemble les effets des révolutions française et industrielle, et de l'exploitation militaire de la troisième dimension²³.

Résultant d'une action hostile, l'effet de surprise s'inscrit donc nécessairement dans un conflit entre plusieurs volontés politiques. Cette appartenance au domaine stratégique a trois implications principales en vue d'une meilleure compréhension de la nature des surprises stratégiques : le caractère inéluctable des effets de surprise, la complexité des circonstances leur conférant une portée stratégique, enfin l'absence de lien direct entre effet de surprise stratégique et victoire.

²³ Williamson Murray et MacGregor Knox, « Thinking about Revolutions in Warfare », dans Williamson Murray et MacGregor Knox (dir.), *The Dynamics of Military Revolution, 1300-2050*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 13.

Surprise et logique stratégique

Récemment réapparue dans les débats portant sur les questions de défense, la « surprise stratégique » demeure peu étudiée en tant que telle, les analyses portant le plus souvent sur ses formes historiques ou potentielles²⁴. Or, revenir sur ses éléments constitutifs, c'est-à-dire réintroduire la surprise dans la logique de la stratégie, permet de mieux saisir pourquoi le prisme du renseignement ne suffit pas à comprendre le phénomène ou à s'y préparer. Une telle approche offre en outre l'opportunité d'analyser les conditions dans lesquelles un effet de surprise acquiert une portée stratégique et de comprendre pourquoi ce même effet stratégique ne permet que rarement la victoire de l'acteur en ayant pris l'initiative.

La surprise dans la dialectique des volontés en conflit

Si l'on entend par stratégie « l'art de la dialectique des volontés employant la force pour résoudre leur conflit »²⁵, la surprise se révèle être un élément fondamental de la dynamique d'action et de réaction animée par les belligérants²⁶.

Le recours à la surprise – à tous les niveaux de la stratégie – a depuis toujours constitué un moyen fondamental par lequel un belligérant pouvait espérer compenser un désavantage, prendre le dessus sur son adversaire ou réduire les coûts de la victoire²⁷. En surprenant un adversaire, on

²⁴ Voir par exemple Betts, *Surprise Attack*, op. cit., Ephraim Kam, *Surprise Attack. The Victim's Perspective*, Cambridge, Harvard University Press, 2004, Knorr et Morgan (dir.), *Strategic Military Surprise*, op. cit., Ariel Levite, *Intelligence and Strategic Surprises*, New York, Columbia University Press, 1987. Plus récemment, on pense à Daniel Byman, « Strategic Surprise and the September 11 Attacks », *Annual Review of Political Science*, vol. 8, 2005, pp. 145-170 ; CHEM, « La surprise stratégique », op. cit., Gaddis, *Surprise, Security, and the American Experience*, Cambridge, Harvard University Press, 2004 ; Janne E. Nolan et Douglas MacEachin, *Discourse, Dissent, and Strategic Surprise. Formulating U.S. Security Policy in an Age of Uncertainty*, Washington, Institute for the Study of Diplomacy, 2006 ; Charles F. Parker et Eric K. Stern, « Blindsided? September 11 and the Origins of Strategic Surprise », *Political Psychology*, vol. 23, n°3 (septembre 2002), pp. 601-630 ; Peter Schwartz et Doug Randall, « Ahead of the Curve: Anticipating Strategic Surprises », dans Francis Fukuyama (dir.), *Blindside: How to Anticipate Forcing Events and Wild Cards in Global Politics*, Washington, Brookings Institution Press, 2008.

²⁵ Beaufre, *Introduction à la stratégie*, op. cit., p. 34.

²⁶ Luttwak, *Le grand livre de la stratégie*, op. cit., chapitres 1 à 4, pp. 25-130.

²⁷ Michael I. Handel, « Intelligence and Deception », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 5, n° 1, mars 1982, p. 122.

neutralise de manière temporaire sa capacité à réagir²⁸. Pour une durée variable, celui-ci est désarmé au sens où Clausewitz pouvait l'entendre, à savoir qu'il ne dispose plus des moyens intellectuels ou physiques pour essayer d'imposer son plan à l'autre²⁹ : incapable d'appréhender la réalité de la situation, il ne peut exercer sa volonté. Par la surprise, le fondement même de la stratégie – le mouvement dialectique résultant de la confrontation de deux volontés – est suspendu, réduisant presque l'adversaire à la « masse inerte » évoquée négativement par le théoricien militaire prussien et atténuant une part considérable de la difficulté inhérente à l'action de guerre³⁰. Dans la pratique, en revanche, le « désarmement » de l'adversaire n'a qu'exceptionnellement été mené à bien de manière totale et définitive³¹. Dans l'immense majorité des cas, l'effet de surprise a constitué un atout indéniable en servant de « multiplicateur de forces » (« *force multiplier* ») modifiant temporairement l'équilibre militaire entre deux acteurs³², mais n'a pas abouti à une paralysie complète et durable de l'adversaire. Celui-ci tente de se rétablir tandis que son adversaire cherche à confirmer et à exploiter son avantage en démultipliant les sources d'incertitude et en accélérant à nouveau le rythme de déroulement des opérations³³.

Résultant généralement de la manœuvre³⁴, et reconnue de longue date comme l'un des « principes de la guerre » au côté de la masse, de l'économie des forces ou de l'offensive, la surprise semble néanmoins disposer d'une place à part dans la pensée stratégique, tant elle a été érigée en stratégie idéale par des théoriciens militaires tels que Sun Tzu ou Liddell Hart³⁵. Plus récemment, un théoricien militaire tel que John Boyd a pu voir dans la maîtrise du « cycle OODA » (Observation, Orientation, Décision, Action) un moyen de maintenir l'adversaire dans un état de surprise qui s'amplifie jusqu'à être insurmontable, comme l'illustre Frédéric le Grand en 1757 lors de la bataille de Leuthen³⁶.

²⁸ Waldemar Erfurth, *Surprise*, Washington, Headquarters U.S. Marine Corps, FM-FRP 12-1, 1988 (1943), p. 41.

²⁹ Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., pp. 53-54.

³⁰ Luttwak, *Le grand livre de la stratégie*, op. cit., p. 27.

³¹ Colin S. Gray, *Transformation and Strategic Surprise*, Carlisle, Strategic Studies Institute, 2005, pp. 9-10.

³² Betts, *Surprise Attack*, op. cit., p. 5.

³³ Gray, *Transformation and Strategic Surprise*, op. cit., pp. 9-13 ; Robert R. Leonhard, *Fighting by Minutes. Time and the Art of War*, Westport, Praeger, 1994, pp. 69-90.

³⁴ La manœuvre est ici entendue au sens d'un déplacement de force destiné à exploiter une faiblesse de l'adversaire. Hervé Coutau-Bégarie, « Manœuvre », dans Montbrial et Klein (dir.), *Dictionnaire de stratégie*, op. cit., pp. 341-343.

³⁵ Liddell Hart se plaçait résolument dans la continuité de l'œuvre de Sun Tzu, expliquant cette attention commune pour la surprise.

³⁶ Feignant d'attaquer l'aile droite de son adversaire et exploitant le relief et le brouillard, celui-ci tire profit de sa meilleure organisation et de sa plus grande mobilité pour surprendre l'armée autrichienne de Charles de Lorraine sur son aile gauche et lui infliger une sévère défaite, avant même que celui-ci soit pleinement déployé. Addington, *The Patterns of War Through the Eighteenth Century*, op. cit., p. 129.

Pourtant, la guerre étant « un duel à une plus vaste échelle »³⁷, la surprise ne saurait être appréhendée comme un phénomène absolu et figé : son existence, sa forme, sa portée dépendent toujours de la combinaison de circonstances très précises, propres à l'interaction de deux entités en conflit à un moment et en un lieu donnés. Elle est à la fois inattendue par nature et commune dans la sphère stratégique où règnent l'incertitude et le hasard. Fréquente, mais éminemment *relative*, et donc dépendante du contexte, la surprise ne saurait faire l'objet de recommandations concrètes et fermes, établies *a priori* et censées guider l'action, sauf à énoncer des principes de bon sens – tels qu'« utiliser la force pour frapper la faiblesse » – suffisamment vagues pour être irréfutables³⁸.

La surprise est donc au cœur de la dialectique stratégique et, à ce titre, constitue un procédé tout à fait ordinaire du conflit armé. La logique paradoxale propre au domaine conflictuel montre qu'une pratique donnée permettant de créer un effet de surprise à une certaine occasion aboutit rarement au même résultat la fois suivante, car l'adversaire apprend et s'adapte. De ce fait, la surprise s'inscrit forcément dans le jeu des apprentissages croisés des belligérants, chacun cherchant à surprendre l'adversaire tout en anticipant les choix vers lesquels celui-ci pourrait tendre. La logique paradoxale de la stratégie aboutit ainsi au « paradoxe de la surprise », selon lequel le succès d'une stratégie est d'autant plus probable que celle-ci s'avère risquée : plus elle implique une importante prise de risque pour l'attaquant, moins elle semblera probable et suscitera une préparation adéquate de la cible, la rendant dans les faits plus à même de créer l'effet de surprise recherché³⁹.

L'impossibilité d'identifier des méthodes précises et universelles susceptibles de créer des effets de surprise – ou, inversement, de s'en prémunir – ne signifie pas pour autant qu'il est impossible de discerner des types de pratiques contribuant à cet effet. La « manœuvre surprenante » est ainsi fondée sur deux éléments constitutifs, la ruse et l'innovation.

Surprise et ruse. « Tentative délibérée (...) de manipulation des perceptions des décideurs de l'Etat ciblé dans le but d'obtenir un avantage comparatif »⁴⁰, la ruse (*deception* en anglais) est un « processus par lequel on incite l'ennemi à prendre des décisions en sa propre défaveur en lui fournissant ou cachant des informations »⁴¹. Dissémination subtile d'informations trompeuses devant amener l'adversaire à de fausses conclusions, la ruse est donc un procédé essentiel, employé depuis toujours afin d'épaissir le « brouillard de la guerre » dans lequel évolue la

³⁷ Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 51.

³⁸ Pour un avis encore plus tranché sur ce point, voir Gray, *La guerre au XXI^e siècle*, op. cit., p. 176. Sur la stratégie comme recherche et exploitation de la « ligne de moindre résistance/attente », voir Basil H. Liddell Hart, *Stratégie*, Paris, Perrin, 1998, pp. 398-402.

³⁹ Handel, *War, Strategy and Intelligence*, op. cit., pp. 242-244.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 310.

⁴¹ *Ibid.*, p. 361.

cible⁴². Elle peut, par exemple, consister à « diluer » dans un « bruit » les signaux risquant de trahir le secret entourant les préparatifs d'une opération afin qu'ils apparaissent comme insignifiants, voire trompeurs. Une telle pratique implique parfois que soient dévoilées un certain nombre d'informations véridiques et vérifiables, destinées à « intoxiquer » le décideur adverse, amené à accorder du crédit aux hypothèses erronées⁴³. Le cas de *Fortitude*, qui couvre la préparation et la tenue de l'opération *Overlord* de juin 1944 en trompant le haut-commandement allemand quant au lieu du débarquement, est bien connu : de fausses unités sont constituées et leurs préparatifs simulés, les théâtres d'opération faussement envisagés sont observés, bombardés et font l'objet de démarches diplomatiques discrètes mais réelles pour induire l'ennemi en erreur.

Dans la théorie stratégique classique comme dans la pratique, surprise et ruse sont intrinsèquement liées, la seconde étant l'un des moyens les plus efficaces de susciter la première⁴⁴. Elles se renforcent mutuellement dans leur capacité à compenser une situation d'infériorité et se distinguent ainsi des stratégies typiques des acteurs puissants qui préfèrent souvent des approches directes, fondées sur les effets destructeurs plus mesurables et donc moins aléatoires de l'attrition, ou approche « du fort au fort »⁴⁵. La réussite initiale de l'opération *Barbarossa*, s'explique entre autres par le fait qu'Hitler était parvenu à convaincre Staline que les concentrations de troupes de la *Wehrmacht* à proximité des frontières soviétiques n'étaient destinées qu'à leurrer Churchill quant à la localisation de la prochaine offensive allemande⁴⁶.

La ruse, qui consiste *in fine* à accroître l'incertitude dans laquelle évolue l'adversaire, voire à créer des certitudes erronées, est étroitement liée à la maîtrise de l'information, qui connaît depuis plusieurs décennies des transformations profondes et brutales. L'intensification des flux de communication, conséquence à la fois de la multiplication des sources d'information et des capacités techniques de diffusion, a occasionné un intérêt fort et durable pour la maîtrise de la dimension informationnelle du conflit. Particulièrement rapide et évolutive, cette dimension est peu susceptible d'être parfaitement contrôlée par des acteurs étatiques, à plus forte raison s'ils sont démocratiques et impliqués dans un conflit n'engageant pas leurs intérêts vitaux. Par leur caractère libéral, inscrit dans les fondements de leurs institutions, les Etats démocratiques menant des guerres limitées sont ainsi davantage exposés aux tentatives de subversion s'appuyant sur des moyens modernes de communication.

⁴² Général Vincent Desportes, *Décider dans l'incertitude*, Paris, Economica, 2007, pp. 195-204.

⁴³ Handel, *War, Strategy and Intelligence*, op. cit., p. 236.

⁴⁴ Michael I. Handel, *Masters of War. Classical Strategic Thought*, Abingdon, Routledge, 2001 (1992), p. 215.

⁴⁵ John Gooch et Amos Perlmutter, "Introduction", *The Journal of Strategic Studies*, vol. 5, n° 1, mars 1982, p. 1 ; Handel, *War, Strategy and Intelligence*, op. cit., pp. 390-391.

⁴⁶ David M. Glantz, *Before Stalingrad. Barbarossa – Hitler's Invasion of Russia 1941*, Stroud, Tempus, 2001, pp. 23-27.

L'ouverture du champ informationnel à la logique du conflit et de la stratégie confère *de facto* une place prégnante aux méthodes de dissimulation et de ruse, qui peuvent s'appuyer sur l'évolution technique pour exploiter la complexité de l'environnement numérique, créer, brouiller, détourner ou falsifier des signaux d'origines et de natures diverses, saturer l'adversaire d'informations ou encore échafauder des plans massifs destinés à tromper les plus optimistes des partisans de l'exploitation du « renseignement ouvert » (*open source intelligence*).

Surprise et innovation. La surprise est éminemment liée à la capacité d'un acteur à innover. Qu'elle soit tactique, organisationnelle ou purement technique, l'innovation est pour chaque acteur un moyen essentiel de déstabiliser l'adversaire par le recours à des postures et méthodes auxquelles celui-ci n'est pas préparé. A proprement parler, une surprise stratégique peut être la traduction d'innovations à « petite » échelle, aux niveaux tactique ou technique, dont les effets cumulatifs ou la révélation soudaine occasionnent une remise en cause de la stratégie d'un acteur. Lorsqu'elles furent précipitées par des innovations militaires, les surprises stratégiques ont plus souvent résulté de RMA altérant temporairement la conduite de la guerre : l'attaque de la *Wehrmacht* contre l'Europe occidentale, en mai 1940, connaît un tel succès en partie parce qu'elle est adossée à la révolution dans le combat interarmes communément appelée « guerre-éclair ». De même, la réussite de l'attaque japonaise sur *Pearl Harbor* doit beaucoup aux erreurs d'appréciation des services américains quant aux possibilités pour un groupe aéronaval de mener une projection de force aussi soudaine et distante de ses bases.

Si le manque de discernement quant aux nouvelles pratiques et techniques militaires est particulièrement dangereux et déstabilisant dans le cas d'une RMA, il reste illusoire d'espérer disposer de signaux indiquant l'émergence de chaque innovation militaire, que celle-ci demeure isolée ou qu'elle participe d'un mouvement supposé « révolutionnaire ». De manière générale, c'est en grande partie l'attitude –publicité, secret ou intoxication – adoptée par l'innovateur vis-à-vis de ses nouvelles capacités qui détermine la quantité et la qualité des informations disponibles pour les services de renseignement de ses adversaires. Dans le meilleur des cas, facilitant la préparation de ses victimes potentielles, une innovation sera abondamment testée et dévoilée avant même son premier emploi en condition de guerre, notamment dans le but de tirer un profit politique de cette démonstration. Ceci s'applique particulièrement au cas de l'arme atomique : l'innovation requiert un effort financier et humain tellement massif et durable qu'il rend impossible toute reproduction rapide par un adversaire⁴⁷. A l'inverse, certains choix nuisent à une compréhension optimale des ressorts et limites d'une innovation, son auteur cherchant à dissimuler le développement et à réduire le nombre de ses expérimentations afin d'en maximiser l'impact initial. Les chars d'assaut britanniques employés en 1916, bien qu'en nombre insuffisant, les torpilles japonaises capables d'évoluer en eaux peu profondes utilisées le 7 décembre 1941 ou l'essai nucléaire soviétique d'août 1949 s'inscrivent dans cette logique.

⁴⁷ Bernard Brodie, « Military Demonstration and Disclosure of New Weapons », *World Politics*, vol. 5, n° 3, avril 1953, p. 293.

Pour autant, dans la majorité des cas, l'introduction d'une innovation militaire dans le champ conflictuel contribue à créer un effet de surprise de niveau tactique ou opératif, mais ne prend que rarement une ampleur stratégique.

Comment une surprise devient-elle stratégique ?

Dans certaines conditions, un effet de surprise très localisé – produit par un attentat ou une embuscade, par exemple – peut se répercuter au niveau stratégique. Les conditions dans lesquelles ce processus de transmission peut se produire sont extrêmement variables et dépendent de nombreux facteurs, parmi lesquels l'enjeu du conflit tient une place prééminente : plus les motifs de guerre d'un acteur sont faibles, plus il est probable qu'un événement négatif de petite échelle affecte sa posture stratégique⁴⁸. En outre et de manière plus générale, l'effet de surprise prend de l'ampleur selon la qualité des préparatifs de l'initiateur et de la cible, et l'importance du choc psychologique et organisationnel subi par celle-ci.

La compréhension des conditions dans lesquelles un effet de surprise peut se répercuter au niveau stratégique requiert de s'intéresser à l'élément de *discontinuité* introduit par la surprise : se produit-elle dans le cadre d'un conflit déjà ouvert et actif opposant son auteur et sa cible, ou introduit-elle une discontinuité totale dans les rapports politiques antérieurs ? La cible choisie est-elle de nature civile ou militaire ? Jusqu'où peut-elle endurer physiquement et psychologiquement la violence qu'elle subit ? A quel point cette initiative vient-elle contredire les politiques suivies par la cible ? Dans le cadre d'un conflit ouvert, remet-elle en cause ses espérances de victoire ? Selon l'interaction de ces facteurs et le degré de mobilisation politique de la cible, les chances pour qu'un effet de surprise acquière une portée stratégique varient ainsi de manière considérable.

Les surprises tactiques sont banales lorsqu'elles surviennent en contexte conflictuel : l'histoire montre que la création d'un tel effet de surprise est toujours possible et que la préparation d'une organisation en vue d'un tel acte est très difficilement décelable⁴⁹. Cette banalité caractérise également les surprises technologiques, à plus forte raison depuis la révolution industrielle. Pour autant, les surprises technologiques et tactiques survenant au cours de guerres n'ont qu'exceptionnellement abouti à un effet stratégique. L'exemple le plus évident de surprise technologique, l'arme nucléaire, ne doit pas induire en erreur quant à la portée générale qu'a normalement ce type de surprise : à ce cas exceptionnel, qualitativement et statistiquement, s'opposent des centaines de cas d'effets de surprise technologique n'ayant pas opéré au-delà du niveau tactique⁵⁰. Le cas du char soviétique T-34 est, à ce titre, tout à fait

⁴⁸ Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 72.

⁴⁹ Morgan, « The Opportunity for a Strategic Surprise », op. cit., p. 197.

⁵⁰ L'une des conditions dans lesquelles une surprise technologique peut conduire à un effet stratégique réside dans son caractère délibéré : une surprise technologique peut être aussi inattendue pour l'armée qui la subit que pour celle qui l'accomplit, entravant directement la capacité de cette dernière d'exploiter l'avantage initial pour en maximiser les effets physiques et psychologiques. A

instructif : ce modèle de chars disposait en juin 1941 d'un avantage considérable sur ses équivalents allemands, particulièrement dans les domaines du blindage et de la puissance de feu disponible. Si l'effet de surprise technologique a été réel chez les Allemands confrontés à ces chars au cours de l'opération *Barbarossa*, il n'a pas occasionné de refonte des plans d'opérations de la *Wehrmacht*, et les T-34 n'ont pu à eux seuls compenser l'incompétence initiale des équipages des chars soviétiques ou l'effet de surprise allemand aux niveaux opératif et stratégique⁵¹.

A l'inverse, une attaque-surprise finalement très conventionnelle, survenant dans le cadre d'un conflit déjà ouvert et ne s'appuyant pas sur des innovations technologiques spécifiques peut atteindre un effet stratégique si elle révèle un décalage flagrant entre les perceptions de la cible et la réalité de sa situation. A ce titre, l'offensive du Têt fut extrêmement efficace en termes politiques alors même qu'elle fut, en termes militaires, un désastre pour les troupes nord-vietnamiennes. En apportant un démenti flagrant au discours américain officiel sur l'évolution du conflit vietnamien, l'opération porta un coup fatal au soutien de la nation américaine à l'engagement américain en Asie du sud-est⁵².

De manière générale, le retour des guerres limitées⁵³ depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et plus encore depuis la fin de la guerre froide, a partiellement réduit la capacité des organisations militaires et surtout des gouvernements à absorber un choc tactique. Si une surprise de nature militaire déclenchée aux niveaux tactique et technologique n'a que peu de chances de se traduire en effets stratégiques lorsqu'elle s'inscrit dans un contexte de guerre pour des enjeux vitaux, le caractère limité des guerres menées par les puissances occidentales et l'entrée de ces dernières dans une ère « post-héroïque »⁵⁴ rendent plus directe la connexion entre un déclencheur tactique et un effet politique. L'apparition de « caporaux stratégiques » est encore renforcée par la place accrue des médias sur les théâtres d'opérations, comme le confirme la gestion médiatique des pertes humaines pratiquée aujourd'hui par certaines capitales européennes⁵⁵.

l'inverse, une surprise technologique planifiée implique que soient prévues des dispositions permettant aux innovations techniques d'exercer un effet au-delà du simple niveau tactique : mesures de déception, plans d'opérations jouant sur l'emploi en masse de la nouvelle technologie, etc.

⁵¹ Steven Zaloga, « Technological Surprise and the Initial Period of War : The Case of the T-34 Tank in 1941 », *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 6, n° 4, décembre 1993, pp. 634-646.

⁵² George C. Herring, *America's Longest War. The United States and Vietnam, 1950-1975*, New York, John Wiley & Sons, 1979, pp. 183-216.

⁵³ Une guerre limitée est ici entendue comme une guerre dans laquelle au moins l'un des deux belligérants n'estime pas lutter pour sa survie.

⁵⁴ Edward N. Luttwak, « Toward A Post-Heroic Warfare », *Foreign Affairs*, vol. 74, n° 3, mai-juin 1995, pp. 109-121, et « A Post-heroic Military Policy », *Foreign Affairs*, vol. 75, n° 4, juillet-août 1996, pp. 33-44.

⁵⁵ Thomas Rid, « Les photos du caporal stratégique. Comment les nouveaux médias changent la guerre », *Ifri*, novembre 2006, disponible sur http://www.ifri.org/files/Securite_defense/RID_caporal_strategique.pdf

Plus encore qu'avec une surprise d'origine militaire, la conversion d'une attaque terroriste en effet stratégique peut être extrêmement directe. La vulnérabilité physique et psychologique des sociétés modernes ainsi que la fluidité de l'environnement stratégique sont autant de paramètres interdisant l'anticipation et la préemption systématiques des actes terroristes. L'immersion totale au sein de la population et l'abondance de cibles potentielles assurent un effet de surprise tactique quasi automatique⁵⁶, tandis que les victimes civiles garantissent un impact stratégique. Toutefois, le fait qu'une initiative suscite une réaction d'ampleur stratégique ne la rend pas automatiquement efficace : le cas du terrorisme illustre ainsi la déconnexion potentielle mais trop souvent négligée entre effet de surprise stratégique et résultat politique favorable.

Surprise stratégique et victoire

Qu'un effet de surprise parvienne, à partir d'un déclencheur aux niveaux technique, tactique, opératif ou stratégique, à infléchir la posture stratégique d'un Etat n'indique rien quant à son caractère *décisif*, c'est-à-dire sa contribution à la poursuite des buts politiques recherchés par son auteur⁵⁷. La surprise est dite *stratégique* parce qu'elle s'inscrit dans le cadre d'un conflit et qu'elle provoque un changement de posture du belligérant ciblé, non parce qu'elle détermine l'issue du conflit. Une fois encore, et parce que la surprise ne permet pas de sortir définitivement l'adversaire du conflit, la logique stratégique réapparaît en dépit de l'effet de surprise et ôte à celui-ci son caractère décisif – et ce pour trois raisons : le mode d'action choisi implique souvent, pour garantir la réussite initiale, la transgression de normes morales et juridiques, ce qui a un coût politique fort ; l'adversaire réagit et s'adapte ; enfin, la réussite initiale tend à inciter l'auteur de la surprise à surestimer sa puissance.

Afin de s'assurer d'un succès initial, surprendre un adversaire implique fréquemment la transgression de certaines normes morales ou politico-juridiques, notamment lorsqu'une guerre est déclenchée par surprise ou qu'une attaque vise des populations civiles jusqu'alors épargnées – circonstances dans lesquelles l'effet stratégique est assuré. Cette transgression des normes ne fait que renforcer la détermination des populations en exacerbant leur sentiment de trahison, d'injustice et leur rejet de ce qu'elles assimilent à de la perfidie, voire de la barbarie : *Barbarossa*, *Pearl Harbor*, ou les attentats du 11 septembre illustrent ce principe à l'envi. Une surprise stratégique adossée à une attaque en premier suscite à la fois une réaction nationale de mobilisation maximale et une plus grande solidarité internationale que ne le ferait une attaque-surprise lors d'un conflit déjà en cours, et permet paradoxalement à la cible de mieux soutenir un engagement ou une résistance sur le long terme – compensant donc l'avantage initialement acquis par l'attaquant.

⁵⁶ « [Pour réussir] les défenseurs [...] doivent anticiper toutes les possibilités. Les terroristes n'en ont besoin que d'une. » Gaddis, *Surprise, Security, and the American Experience*, op. cit., p. 75. Voir aussi Richard K. Betts, « The Soft Underbelly of American Primacy: Tactical Advantages of Terror », *Political Science Quarterly*, vol. 117, n°1, 2002, pp. 19-36.

⁵⁷ Handel, *War, Strategy and Intelligence*, op. cit., p. 270.

Le second facteur expliquant cette déconnexion entre surprise stratégique et victoire renvoie à la logique stratégique en tant que telle. Une surprise stratégique vise à suspendre la « pesanteur » stratégique par la paralysie de l'adversaire et, par là même, entend sortir ce dernier du temps conflictuel. Or, si la surprise reste, par essence, un choc, la guerre demeure un duel et « ne consiste pas en un seul coup sans durée »⁵⁸ : ce n'est que lorsqu'une surprise bien préparée et exécutée se double d'erreurs dramatiques de la part de la victime que celle-ci se trouve simplement évacuée du mouvement dialectique qui caractérise le conflit armé, comme le fut la France en mai 1940⁵⁹. Dans la pratique, l'adversaire n'est jamais si démuni qu'il n'y paraît à première vue : la profondeur stratégique fournie par le territoire, la population et les ressources, la compétence de la direction politique et du haut-commandement, ou la qualité de l'organisation et de l'entraînement de ses forces armées permettent généralement à chaque Etat d'absorber un choc initial et de se réorganiser pour à nouveau tenter d'imposer sa volonté. Ce faisant, la cible peut refuser à son adversaire la possibilité de tirer un profit rapide de son attaque initiale en adoptant une stratégie jouant sur le temps long. De manière générale, une motivation supérieure – parfois comme contrepartie morale de la surprise, ainsi d'une « union sacrée » – permet à la victime d'encaisser le choc initial par le simple prolongement du conflit, et de laisser son adversaire s'user. On pense ainsi à Israël au cours de la guerre du Kippour, et plus encore à l'URSS après *Barbarossa* ou aux Etats-Unis après *Pearl Harbor*.

Enfin, les succès aisément emportés grâce à l'effet de surprise initial peuvent inciter l'attaquant à accroître ses ambitions en recherchant des objectifs géographiquement, militairement ou économiquement hors de portée, et par là à dépasser le « point culminant de la victoire ». Ceci est d'autant plus préjudiciable que l'ampleur des succès initiaux peut surprendre leurs propres auteurs, dont les forces armées ne sont pas toujours prêtes à exploiter l'avantage ainsi obtenu, comme le fut l'armée égyptienne en 1973⁶⁰. De même, la réussite initiale peut avoir un effet contre-productif en amenant son initiateur à étendre les concessions exigées de l'adversaire⁶¹. Or, ceci risque à l'inverse de renforcer la détermination de l'adversaire à résister, en augmentant les coûts qu'implique sa soumission⁶².

On le comprend, « les bons stratèges savent quand cesser de s'appuyer sur le choc et la stupeur, quand commencer à protéger les

⁵⁸ Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 56.

⁵⁹ Cohen et Gooch, *Military Misfortunes*, op. cit., pp. 197-230.

⁶⁰ Handel, *War, Strategy and Intelligence*, op. cit., p. 230.

⁶¹ Voir également Eric J. Labs, « Beyond Victory. Offensive Realism and the Expansion of War Aims », *Security Studies*, vol. 6, n° 4, été 1997, pp. 1-49.

⁶² « Plus le sacrifice que nous exigeons de l'adversaire sera petit, plus nous pouvons nous attendre à de faibles efforts de sa part pour nous le refuser » Clausewitz, *De la guerre*, op. cit., p. 58. Voir aussi James J. Wirtz, « Theory of Surprise », dans Richard K. Betts and Thomas G. Mahnken (dir.), *Paradoxes of Strategic Intelligence : Essays in Honor of Michael I. Handel*, Londres, Frank Cass, 2003, pp. 97-111.

bénéfices tirés de l'emploi de ces stratégies »⁶³. Ces effets pervers des stratégies de surprise sont d'autant plus redoutables pour leurs auteurs que ceux-ci se trouvent généralement en situation d'infériorité dès l'origine, misant sur leur capacité à atteindre une décision à court terme. La recherche de la surprise implique une prise de risque en vue d'obtenir des gains disproportionnés. Face à ces gains *possibles*, les coûts politiques et la friction engendrés par la surprise paraissent pour leur part *probables*. Tout miser sur une surprise stratégique décisive peut paraître judicieux à un acteur s'estimant faible ou en passe de décliner. En l'absence de victoire immédiate, toutefois, l'adversaire risque non seulement d'être animé d'une détermination inébranlable pour laver l'affront subi, mais risque d'être rejoint dans son effort par d'autres acteurs. Une fois l'avantage initial dissipé, la puissance militaire relative tend à retrouver son (dés)équilibre antérieur, laissant le faible en bien piètre posture : les offensives de Ludendorff du printemps 1918 parviennent à créer un effet de surprise opératif mais, malgré une exécution tactique brillante, ne font que décimer les unités les plus compétentes et les mieux équipées de l'armée allemande et faciliter la tâche des armées alliées qui initient à l'été suivant l'ultime mouvement de contre-offensive de la Grande Guerre⁶⁴.

Au final, le fait que la surprise stratégique ait été fréquemment utilisée mais rarement décisive laisse à penser que les Etats ne sont jamais totalement démunis face à une menace de cette nature. Incapables d'anticiper ou de prévenir tous les scénarios de surprise pouvant affecter leur sécurité, à plus forte raison depuis la fin de la guerre froide, ils disposent cependant de ressources considérables dans lesquelles puiser afin de se rétablir et de réagir à la suite d'un tel choc.

⁶³ Les termes « choc » et « stupeur » sont une traduction approximative du « shock and awe » américain. Gaddis, *Surprise, Security, and the American Experience*, op. cit., p. 101.

⁶⁴ David T. Zabecki, *The 1918 German Offensives. A Case Study in the Operational Level of War*, Abingdon, Routledge, 2006.

Préparation et résilience dans le nouvel environnement de sécurité

Si la surprise stratégique est inéluctable, du fait de la nature du domaine conflictuel, et alors même que la mondialisation semble en accroître la probabilité, tant l'expérience historique que la logique stratégique indiquent l'existence d'une marge de manœuvre non négligeable permettant de s'en prémunir. Le renseignement, réponse traditionnellement opposée à la menace d'une surprise, demeure évidemment une dimension incontournable de la préparation étatique, mais son efficacité reste entravée par les nombreuses contraintes inhérentes à la nature de ses activités et de son organisation. Pour autant, les opportunités en vue de préparer sociétés et Etats – notamment français – à la survenue et, surtout, aux conséquences d'une surprise stratégique, bien que limitées, sont réelles.

Surprise et nouvel environnement de sécurité

La fluidité de l'environnement stratégique de l'après-guerre froide a semblé démultiplier les opportunités et capacités des acteurs désireux de recourir à une surprise stratégique. Pourtant, avec les progrès considérables accomplis en termes d'observation et de reconnaissance semblait émerger une ère de transparence parfaite, à la fois du théâtre d'opérations et de l'ensemble du système stratégique, la transparence engendrant la confiance, voire la résolution pacifique des différends⁶⁵. Le traité « Ciel Ouvert » de 1992, entré en vigueur en 2002, témoigne ainsi en partie de cet optimisme quant aux bénéfiques politiques pouvant être tirés de ces nouvelles technologies.

Or, les progrès techniques permettant, accompagnant et résultant de la mondialisation des échanges participent d'une interconnexion croissante des espaces politiques et ne résolvent en rien les difficultés inhérentes à la prévention d'une attaque-surprise. L'abaissement du nombre des contrôles des flux de biens, personnes, données informatiques ou capitaux augmente d'autant la difficulté pour un Etat de connaître et de maîtriser les éléments susceptibles de représenter une menace pour sa population⁶⁶. Cet accroissement de la fluidité des mouvements et des effets

⁶⁵ Joseph S. Nye, William A. Owens, « America's Information Edge », *Foreign Affairs*, vol. 75, n° 2, mars-avril 1996, pp. 25-28.

⁶⁶ Dominique David, *Sécurité : l'après-New York*, Paris, Presses de Sciences Po, Collection « La Bibliothèque du citoyen », 2002.

d'un espace à l'autre offre un nombre comparable d'opportunités de surprendre un adversaire.

A l'interconnexion croissante des espaces et des acteurs s'ajoute une dynamique de diffusion des capacités, en mesure de conférer un potentiel de contrainte considérable à des acteurs qui en étaient jusqu'alors dépourvus. La mondialisation des échanges a contribué à l'apparition de nouveaux processus de diffusion des technologies sensibles, plus opaques aux contrôles étatiques, et pouvant constituer des options de choix pour des acteurs infra-étatiques désireux de compenser leur faiblesse par la violence et la soudaineté de leurs actions – on pense par exemple aux transferts de technologies organisés par A. Q. Khan dans les domaines balistique et nucléaire⁶⁷.

L'avènement de « l'âge informationnel » a fait naître de nouvelles craintes chez les stratégestes et décideurs, reflétant le lien entre les opportunités de surprise stratégique et la fluidité des mouvements. Très vite, la menace d'un « *Pearl Harbor* informatique » est apparue comme l'un des scénarii inédits de surprise stratégique. Un piratage informatique massif pourrait ainsi frapper les systèmes permettant le fonctionnement d'infrastructures critiques (hôpitaux et autres secours d'urgence, approvisionnement en eau et électricité, systèmes de communication, raffineries, etc.) en visant la désorganisation et la paralysie des sociétés occidentales de plus en plus dépendantes des systèmes automatisés⁶⁸ – ce que l'on a entr'aperçu en Estonie en 2007 et en Géorgie à l'été 2008, bien que ces attaques informatiques n'aient jusqu'à présent occasionné que des effets limités⁶⁹.

Ces tendances contemporaines trouvent une concrétisation brutale lorsque, le 11 septembre 2001, trois avions détournés par *Al Qaida* frappent le *World Trade Center* et le Pentagone, occasionnant près de 3000 morts, en majeure partie civils. En n'utilisant que des moyens proprement civils et en tirant profit des libertés de circulation des individus, biens et capitaux, les terroristes impliqués accréditent l'hypothèse selon laquelle les technologies tendant à favoriser l'instantanéité des interactions

⁶⁷ Voir collectif, *Nuclear Black Markets: Pakistan, A.Q. Khan and the rise of proliferation networks. A net assessment*, Londres, IISS Strategic Dossier, 2007 ; Gordon Corera, *Shopping for Bombs: Nuclear Proliferation, Global Insecurity, and the Rise and Fall of the A.Q. Khan Network*, New York, Oxford University Press, 2006. Pour des considérations plus générales, voir Paul Bracken, « Non-Standard Models of the Diffusion of Military Technologies », *Defense Analysis*, vol. 14, n° 2, 1998, pp. 101-114.

⁶⁸ Kenneth F. MacKenzie, *The Revenge of the Melians. Asymmetric Threats and the Next QDR*, Washington, McNair Paper 62, Institute for National Strategic Studies, 2000.

⁶⁹ James A. Lewis, « Cyber Attacks Explained », CSIS Commentary, 15 juin 2007, pp. 1-2.

réduisent les délais d'alertes et accroissent d'autant la capacité à créer un effet de surprise potentiellement stratégique⁷⁰.

Cette incapacité des technologies permettant et accompagnant la mondialisation des échanges à réduire le risque de surprise stratégique s'ajoute aux limites inhérentes aux activités de renseignement.

Les insuffisances du renseignement

Une large part de la réflexion consacrée au thème de la surprise stratégique a jusqu'à présent insisté sur le renseignement : un effet de surprise stratégique était principalement conçu comme le résultat d'un dysfonctionnement du cycle du renseignement, notamment à cause d'organisations et d'individus incapables de déceler et d'interpréter à temps les indices qui auraient pu anticiper la menace et ainsi réduire ses chances d'actualisation. Cette attention spécifique portée au renseignement a paradoxalement eu pour résultat de souligner l'impossibilité fondamentale de parer à toutes les éventualités de surprise stratégique.

Ainsi, il apparaît immédiatement que la réalité du problème étudié dépasse très nettement la seule dimension de la collecte des informations sur les capacités et intentions de l'adversaire, comme en atteste l'un des travaux fondateurs sur le sujet. Dans ce rapport publié en 1962 et traitant de l'attaque japonaise sur *Pearl Harbor*, Roberta Wohlstetter établit un constat fondamental : l'effet de surprise a moins procédé d'un manque d'informations que d'un volume de données si important que le contenu pertinent avait disparu dans la masse de l'insignifiant⁷¹. L'étude souligne parallèlement la faillite de l'analyse stratégique des experts et décideurs américains. Elle seule aurait permis de distinguer les « signaux » annonciateurs du « bruit », de conférer un sens aux informations disponibles⁷². Le secret et la désinformation entourant les préparatifs japonais, bien qu'efficaces, n'expliquent donc pas à eux seuls l'incapacité américaine à prévoir la forme de l'attaque sur *Pearl Harbor* : les analystes américains tendent à ne voir chez leurs adversaires potentiels que le reflet de leurs propres conceptions et capacités, et négligent les spécificités des motifs, objectifs et pratiques de l'Armée impériale. Cette situation de « projection-miroir » entrave non seulement la détection et la compréhension d'innovations adverses⁷³, mais aussi – voire surtout – la

⁷⁰ Michael I. Handel, *War, Strategy and Intelligence*, Londres, Frank Cass, 1989, pp. 233-235. Si, en réaction au 11 septembre, les Etats tendent à focaliser leur attention sur les conflits dits « asymétriques », il semble contre-productif d'assimiler surprise stratégique et asymétrie, comme a pourtant pu le faire John Lewis Gaddis, dans « On Strategic Surprise », *Hoover Digest*, 2002, n° 2, disponible sur <http://www.hoover.org/publications/digest/3437371.html>. Cette confusion sémantique revient à « borner » de manière trop restrictive le champ des possibles, et à négliger par là même des formes potentielles des surprises à venir.

⁷¹ Roberta Wohlstetter, *Pearl Harbor. Warning and Decision*, Stanford, Stanford University Press, 1962 ; Fred Kaplan, *The Wizards of Armageddon*, New York, Touchstone/Simon and Schuster, 1983, p. 92.

⁷² Wohlstetter, *Pearl Harbor*, op. cit., pp. 382-401, vii-ix.

⁷³ Thomas G. Mahnken, *Uncovering Ways of War. U.S. Intelligence and Foreign Military Innovation, 1918-1941*, Ithaca, Cornell University Press, 2002, pp. 82-85.

compréhension des cadres de pensée de l'adversaire, de son rapport aux normes politiques et juridiques existantes, de l'ampleur de ses objectifs politiques et des différentes options s'offrant à lui.

Le cas de *Pearl Harbor* illustre parfaitement certains biais psychologiques qui, s'ils ne sont propres ni au domaine politique ni aux activités militaires, voient leur prégnance accrue en situation de conflit. La complexité des dispositifs et plans militaires, l'incertitude entourant les intentions et moyens de l'adversaire ainsi que les efforts que ce dernier peut déployer en vue d'influencer nos perceptions concourent à accroître les risques d'erreurs inhérents à toute prise de décision⁷⁴.

De manière générale, information et renseignement ne sont ni identiques, ni assimilables⁷⁵ : l'information est une donnée brute, qui peut résulter de sources humaines comme de données collectées de manière automatisée ; le renseignement nécessite, pour sa part, une interprétation des éléments observés et une compréhension des acteurs impliqués en vue de répondre à une demande ou à un besoin identifié et formulé par le pouvoir politique⁷⁶. Conférer du sens à des informations ambiguës est éminemment subjectif, et par là même vecteur d'erreurs potentielles. Et si les capacités de collecte et de diffusion des données ont connu depuis deux à trois décennies des progrès singuliers, l'analyse et la décision requièrent toujours l'implication d'êtres humains et ne sauraient exclure les erreurs et limites propres à ces derniers⁷⁷. Ainsi, les propriétés physiques d'un dispositif pouvant constituer une menace sont observables, mais n'indiquent rien quant à la volonté politique de l'adversaire : une posture peut traduire des considérations n'étant pas, à proprement parler, stratégiques, et certains choix d'acquisition et d'organisation peuvent tout aussi bien s'intégrer dans une stratégie offensive ou défensive⁷⁸. Le déploiement des troupes irakiennes précédant l'invasion du Koweït d'août 1990 avait bien été décelé par les services de renseignement américains, mais ceux-ci estimèrent que ces mouvements indiquaient une tentative d'intimidation, non les préparatifs d'une invasion⁷⁹.

On recense généralement trois types de raisons pour lesquelles les services de renseignement s'avèrent souvent incapables d'identifier des signaux d'alerte précoce, et plus encore d'initier une réaction permettant de

⁷⁴ Kam, *Surprise Attack*, op. cit., p. 2.

⁷⁵ Desportes, *Décider dans l'incertitude*, op. cit., pp. 74 et suivantes.

⁷⁶ Ce qui distingue l'activité de renseignement, répondant à une impulsion du pouvoir, de la simple veille.

⁷⁷ Colonel B. R. Isbell, « The Future of Surprise on the Transparent Battlefield », dans Brian Holden Reid (dir.), *The Science of War. Back to the First Principles*, Londres, Routledge, 1993, pp. 156-157.

⁷⁸ Colin S. Gray, *Weapons Don't Make War. Policy, Strategy, and Military Technology*, Lawrence, Kansas University Press, 1993, pp. 29-46 ; Handel, *War, Strategy and Intelligence*, op. cit., pp. 239, 241.

⁷⁹ Thomas A. Keaney et Eliot A. Cohen, *Revolution in Warfare ? Air Power in the Persian Gulf*, Annapolis, Naval Institute Press, 1995, p. 1.

prévenir l'occurrence d'une surprise stratégique⁸⁰ : celles-ci peuvent être d'ordre individuel, organisationnel ou politique⁸¹.

Facteurs individuels

Au niveau individuel, les analyses et jugements de l'agent de renseignement, de ses supérieurs directs, des membres du haut-commandement ou des décideurs politiques peuvent tous subir des influences croisées, issues de leur profil psychologique propre, de leur culture ou de l'idéologie dont ils se réclament. Face à des informations ambiguës, c'est-à-dire pouvant faire l'objet d'estimations et d'interprétations contradictoires, le jugement personnel – et donc la psychologie – de chaque individu impliqué tient une place fondamentale⁸². Parmi les nombreux biais psychologiques existants, deux contribuent particulièrement aux risques de surprise stratégique : la dissonance cognitive, notamment sous la forme d'une « projection-miroir », et les biais ethnocentriques⁸³.

Dans un domaine aussi riche et complexe que la stratégie, la tentation est forte pour l'esprit humain de simplifier la réalité en vue de l'appréhender et de s'y orienter. Ainsi, les informations n'entrant pas dans les représentations individuelles ou collectives de la menace – situations de dissonance cognitive – tendent à être minimisées ou ignorées ; les informations ambiguës sont, elles, mises en cohérence avec les préconceptions concernant l'environnement stratégique. Forte est la tentation pour l'individu d'y percevoir une confirmation de ses propres convictions (*wishful thinking*) et une incarnation de son univers connu – réduisant d'autant sa capacité à identifier les informations nouvelles laissant présager un effet de surprise stratégique⁸⁴. La « projection-miroir », cas particulier de dissonance cognitive, consiste pour un individu à interpréter les décisions d'un autre acteur en lui attribuant des conceptions et motivations dérivées des siennes. En projetant sur l'autre ses propres attributs, un individu tend ainsi à minimiser voire à ignorer les signaux reflétant les spécificités de la situation et du raisonnement de l'autre, c'est-à-dire les conceptions relatives à l'utilité de l'emploi de la force, à l'enjeu du conflit, à l'appréciation des alternatives disponibles, etc.

⁸⁰ Barry D. Watts, *Clausewitzian Friction and Future War*, Washington, McNair Paper 68, Institute for National Strategic Studies, 2004 (1996), pp. 37-38.

⁸¹ Voir le texte fondateur de Michael I. Handel, « Intelligence and the Problem of Strategic Surprise », dans *War, Strategy and Intelligence*, op. cit., pp. 229-281 ; pour une critique, Levite, *Intelligence and Strategic Surprises*, op. cit.

⁸² Isaac Ben-Israël, *Philosophie du renseignement. Logique et morale de l'espionnage*, Paris-Tel Aviv, Editions de l'éclat, 2004 (1999), pp. 13-16. Voir également Robert Jervis, *Perception and Misperception in International Politics*, Princeton, Princeton University Press, 1976.

⁸³ Handel, *War, Strategy and Intelligence*, op. cit., pp. 249-251. On pense également à la propension des individus à raisonner par analogie avec le passé lorsqu'ils se trouvent face à des signaux ambigus, voir Thomas G. Mahnken, *Uncovering Ways of War*, op. cit., pp. 7-8 ; voir aussi Watts, *Clausewitzian Friction and Future War*, op. cit., pp. 39-40.

⁸⁴ Jervis, *Perception and Misperception in International Politics*, op. cit., pp. 383-406.

Les biais ethnocentriques ou racistes constituent un second type de filtres psychologiques à travers lesquels sont analysées les informations collectées par les services de renseignement : ils affectent négativement l'évaluation des capacités de l'adversaire, pouvant à la fois mener un acteur à surestimer les capacités d'alerte et d'anticipation de ses services de renseignement et à sous-estimer les chances pour l'adversaire de parvenir à créer un effet de surprise stratégique⁸⁵.

Facteurs organisationnels

Par-delà les facteurs propres au niveau individuel et affectant les capacités des services de renseignement se trouvent des spécificités inhérentes au niveau collectif, conséquences des pesanteurs propres à l'appareil d'Etat en général et à la communauté du renseignement en particulier. L'étude de cette dernière a grandement bénéficié des apports de l'analyse bureaucratique, soulignant l'influence des procédures routinières, des cultures organisationnelles ainsi que des phénomènes de cloisonnement et de spécialisation sur les options retenues ou écartées par les organisations impliquées dans le « cycle du renseignement ».

En particulier, le cloisonnement des organisations, perçu comme un moyen de protéger des informations de nature sensible, a pour corollaire un affaiblissement de la capacité à reconstituer une image nette d'une menace donnée sur la base des informations recueillies par chaque service, comme en témoigne la faible coordination entre la CIA et le FBI dans les mois ayant précédé le 11 septembre 2001⁸⁶. Si l'on y ajoute la spécialisation des agences selon leurs effectifs civils ou militaires, leur ministère de rattachement ou la nature de leurs modalités d'action, et que l'on prend en compte les rivalités bureaucratiques potentielles entre les différentes agences de renseignement ainsi que les difficultés inhérentes à la recherche d'une version consensuelle de l'information à transmettre aux décideurs, on comprend qu'il soit extrêmement rare que ces derniers disposent à temps d'une description complète et univoque d'une menace en voie de matérialisation⁸⁷.

Facteurs politiques

Les relations entre le pouvoir politique et la communauté du renseignement ont, elles aussi, une influence extrêmement forte sur la capacité de cette dernière à déceler une surprise stratégique en cours de préparation et à initier une manœuvre préventive ou préemptive⁸⁸. Ceci peut être le résultat de conditions diverses comme la nécessité pour les décideurs politiques d'effectuer des arbitrages budgétaires, la politisation

⁸⁵ Ken Booth, *Strategy and Ethnocentrism*, Londres, Croom Helm, 1979.

⁸⁶ Byman, « Strategic Surprise and the September 11 Attacks », op. cit., p. 152 ; Collectif, *The 9/11 Commission Report*, Washington, U.S. GPO, 2004 ; Handel, *War, Strategy and Intelligence*, op. cit., pp. 261-266.

⁸⁷ Morgan, « The Opportunity for a Strategic Surprise », op. cit., pp. 230-232 ; Betts, *Surprise Attack*, op. cit., pp. 92-95.

⁸⁸ Pour une distinction récente entre les deux termes, voir Lawrence Freedman, « Prevention, Not Preemption », *The Washington Quarterly*, vol. 26, n° 2, printemps 2003, p. 106.

du renseignement en vue de son instrumentalisation – on pense notamment à la préparation de la guerre en Irak en 2003 – ou encore les contradictions existant entre l'impératif de transparence inhérent aux régimes démocratiques et le culte du secret propre au domaine du renseignement⁸⁹. La centralisation à outrance du renseignement au niveau politique, parfois présentée comme une solution miracle au cloisonnement des services, trouve ainsi une sombre illustration lors de l'opération *Barbarossa* : Staline avait délibérément empêché la diffusion des rapports des services de renseignement et concentré entre les mains de Golikov, chef du renseignement soviétique (GRU), tous les pouvoirs d'analyse et de sélection des informations. Celui-ci était ainsi le seul à avoir accès à l'intégralité des signaux, et n'indiquait comme étant « fiables » que les informations confirmant la conception stalinienne de la (non-)menace et comme étant « non-fiables » toutes celles pointant dans un sens divergent. Par conséquent, l'Union soviétique n'a pu réagir de manière globale aux indices pourtant nombreux et souvent explicites des préparatifs allemands⁹⁰. Sur le plan des relations entre politique et renseignement, le cas du 11 septembre 2001 illustre, quant à lui, les difficultés plus classiques inhérentes à la tâche de services de renseignement ne disposant que d'informations incomplètes sur une menace probable et se heurtant aux arbitrages des pouvoirs publics devant établir des priorités du fait de ressources toujours limitées⁹¹. La menace potentielle à long terme risque ainsi de ne susciter qu'une préparation de second ordre, l'essentiel des ressources étant alors mobilisé pour des préoccupations de plus court terme, plus aisément justifiables sur un plan politique⁹².

Ces multiples contraintes inhérentes aux activités des services de renseignement rendent sceptique quant à la possibilité d'une prévention optimale des surprises stratégiques. L'irréductible faillibilité du renseignement n'est néanmoins pas synonyme d'impuissance : anticipation et réaction sont, en théorie comme en pratique, toujours envisageables.

Initiative et résilience

La surprise étant inhérente au domaine conflictuel, la première des nécessités est d'accepter qu'elle surviendra, tôt ou tard, malgré la pertinence et l'efficacité des dispositions prises pour s'en protéger. Pour autant, établir ce constat n'implique pas de se résigner à la passivité : si,

⁸⁹ Sur la politisation du renseignement, voir Richard K. Betts, « Politization of Intelligence : Costs and Benefits », dans Richard K. Betts et Thomas G. Mahnken (dir.), *Paradoxes of Strategic Intelligence. Essays in Honor of Michael I. Handel*, Londres, Frank Cass, 2003, pp. 59-79. Ces arguments sont développés plus longuement dans son ouvrage *Enemies of Intelligence. Knowledge and Power in American National Security*, New York, Columbia University Press, 2007, pp. 66-103 ; Handel, *War, Strategy and Intelligence*, op. cit., pp. 187-228.

⁹⁰ John Erickson, *The Road to Stalingrad. Stalin's War with Germany*, New Haven, Yale University Press, 1999 (1975), pp. 88-90 ; Earl F. Ziemke, *The Red Army. From Vanguard of World Revolution to US Ally*, Londres, Frank Cass, 2004, p. 209 ; ceci rejoint les propos de Watts, *Clausewitzian Friction and Future War*, op. cit., pp. 38-39.

⁹¹ Betts, *Enemies of Intelligence*, op. cit., pp. 105-114 ; Byman, « Strategic Surprise and the September 11 Attacks », op. cit.

⁹² Kam, *Surprise Attack*, op. cit., p. 13.

par définition, l'auteur de la surprise a l'initiative et contrôle les modalités visant à déstabiliser l'adversaire, la résonance et les conséquences de cet effet de surprise dépendent pour leur part de la cible en tant que telle et de sa capacité à reprendre l'initiative⁹³. Une préparation adéquate permet non seulement de réduire les risques de surprise grâce aux capacités d'anticipation, mais encore d'améliorer la résilience et la réactivité de la cible, et donc d'atténuer les effets de la surprise⁹⁴.

Anticipation – Préparation

Anticiper l'action d'un adversaire est une tâche intrinsèquement difficile, qui doit donc être complétée par un travail de préparation concernant la *gestion des conséquences* (« *consequence management* »⁹⁵) d'une attaque. Trois axes semblent offrir un espace de « manœuvre préparatoire » pour un Etat tel que la France : le couple alerte précoce-dissuasion, le développement de l'« empathie stratégique » et le renforcement de la prospective.

Alerte précoce et dissuasion – La première mesure à même d'empêcher la survenue d'une surprise stratégique est la dissuasion, entendue au sens large, nucléaire comme conventionnelle. Mise en avant dans le LBDSN, l'alerte précoce reste complémentaire à la dissuasion. Pendant la guerre froide, l'alerte précoce était étroitement associée à la crédibilité technique de la posture de dissuasion nucléaire américaine : en permettant d'identifier et de traiter les signaux d'attaque adéquats, elle participait de la capacité de l'appareil de défense à réagir immédiatement et à initier les représailles rendant suicidaire l'offensive initiale. Le développement de capacités d'alerte précoce à une échelle française, voire européenne, ne doit ainsi pas être envisagé comme un substitut, mais comme un complément à la dissuasion. L'association des deux renforce notre autonomie politique comme la crédibilité de notre posture dans un environnement de sécurité où la prolifération des acteurs nucléaires a remplacé la menace unique de la guerre froide. La fonction d'*anticipation* doit inciter au renforcement des capacités de dissuasion et de préemption sans pour autant aboutir à une posture d'attaque préventive, politiquement intenable. La dissuasion nucléaire n'a jamais eu – et ne doit pas avoir – pour fonction de prévenir toutes les formes de menaces pouvant affecter les intérêts nationaux d'un Etat⁹⁶ : elle substitue la riposte certaine à l'absorption de l'attaque, et offre ainsi la principale capacité de prévention d'une attaque-surprise massive envisageable par un Etat ennemi.

⁹³ Gray, *Transformation and Strategic Surprise*, op. cit., p. 10.

⁹⁴ « La surprise est inévitable, mais l'effet de surprise ne l'est pas ». Colin S. Gray, « Coping with Uncertainty: Dilemmas of Defense Planning », *Comparative Strategy*, vol. 27, n°4 (juillet 2008), p. 330.

⁹⁵ Richard Falkenrath, « Homeland Security and Consequence Management », dans Kurt M. Campbell (dir.), *The Challenge of Proliferation*, Washington, The Aspen Institute Strategy Group, 2005, pp. 131-138.

⁹⁶ Pour un avis contraire, on se reportera aux propos d'Alain Bauer, qui, dans son interview pour la lettre d'information TTU du 10 septembre 2008, souligne que « [surprise et rupture stratégique] marquent la fin de la dissuasion nucléaire comme réponse à tout », [http://www.ttu.fr/francais/Libre propos/alainbauer.html](http://www.ttu.fr/francais/Libre%20propos/alainbauer.html)

Face aux formes extrêmement variées que peut prendre aujourd'hui la surprise stratégique, la fonction dissuasive devrait peut-être comporter une dimension non-nucléaire. Peu débattu en France en raison du poids du dogme de la dissuasion nucléaire, le concept de dissuasion conventionnelle est apparu, principalement dans les débats américains, à la charnière des années 1970 et 1980, en marge des réflexions sur la possibilité d'une guerre majeure en Europe : en ôtant à l'adversaire les capacités de mener une offensive rapide, une capacité conventionnelle de défense et de contre-attaque contribuait ainsi à la dissuasion générale⁹⁷. Pour remplir son rôle, un nouveau volet « non-nucléaire » de la dissuasion devrait reposer sur une volonté politique forte et crédible ainsi que sur des capacités de représailles flexibles, recouvrant un large spectre de capacités : frappes conventionnelles en profondeur, projection de forces soutenues dans la durée, détection d'agents biologiques et chimiques et expertise scientifique à même d'en assurer la traçabilité, etc. L'excellence et la polyvalence des forces armées ainsi que de l'appareil national de défense et de sécurité peuvent contribuer de manière essentielle à décourager des initiatives hostiles très diverses. Bien évidemment, cette dissuasion resterait très différente de son avatar nucléaire, les formes non-nucléaires de dissuasion présentant des difficultés spécifiques, précisément parce que les capacités (représailles et interdiction conventionnelles, lutte NRBC...) sur lesquelles elles s'appuient peuvent être contrées, et sont donc d'efficacité incertaine⁹⁸.

Moyen indispensable de prévention de la surprise, le couple alerte précoce-dissuasion demeure néanmoins insuffisant, car il ne peut par exemple remplir pleinement sa fonction préventive si l'adversaire choisit l'instant de la surprise pour dévoiler son existence et ses intentions aux yeux de sa cible. Surtout, accorder une place centrale à l'anticipation à travers le développement de capacités spatiales particulièrement onéreuses se traduit irrémédiablement par des effets d'éviction sur les autres fonctions destinées à jouer un rôle de prévention face à la surprise stratégique, qu'il s'agisse de résilience, de protection des infrastructures critiques, de simulation ou plus encore de réactivité des forces armées.

Renforcer notre « empathie stratégique » – Entendue comme la capacité – affectivement et moralement neutre – de comprendre le rapport d'autrui à la guerre, « l'empathie stratégique » semble vouée à occuper une place grandissante dans la préparation des appareils de défense en général et des forces armées en particulier. Requérant une connaissance approfondie des contextes politiques, géographiques, socio-économiques et culturels propres à chaque situation conflictuelle comme à un adversaire donné, avéré ou potentiel, l'« empathie stratégique » consiste avant tout à savoir se mettre dans la situation de l'autre pour mieux comprendre ses options et ses choix. Utile à toute entreprise stratégique et étroitement liée

⁹⁷ Sur l'articulation du lien entre échelons conventionnel et nucléaire, voir Glenn H. Snyder, *Deterrence and Defense. Toward a Theory of National Security*, Princeton, Princeton University Press, 1961.

⁹⁸ Edward Rhodes, « Review Of Empirical Studies Of Conventional Deterrence », *Center for Global Security and Democracy Working Paper*, Columbia International Affairs Online (CIAO), Columbia University Press, 1999.

au renseignement humain, elle semble particulièrement prometteuse pour identifier certaines surprises stratégiques potentielles dans la mesure où elle offre la perspective de réduire certains des biais cognitifs entravant l'action efficace des agences de renseignement.

A l'instar des expériences américaines récentes, cette « empathie stratégique » suppose une collaboration plus étroite entre l'appareil de défense et la recherche en sciences humaines et sociales. Au delà de l'expérience des *Human Terrain Specialists* accompagnant les forces armées américaines en opérations afin d'améliorer leur compréhension des sociétés locales, le renforcement de la coopération entre les milieux militaire et académique permettrait d'explorer plusieurs pistes réduisant certains risques de surprise stratégique. Cela peut tout autant être bénéfique à travers l'exploration de sujets classiques comme l'impact du système politique national ou du facteur religieux sur les décisions stratégiques, que par l'observation permanente des façons dont les armées étrangères et acteurs infra-étatiques s'approprient les nouvelles technologies, s'adaptent et apprennent à partir de leurs propres engagements et de ceux des autres armées, notamment française.

Si les technologies militaires tendent, sauf exception, à se diffuser assez facilement d'un acteur à l'autre, élevant les chances que leur fonctionnement soit universellement compris, l'immense variété des concepts opératoires selon lesquels ces innovations peuvent être employées leur assure un potentiel irréductible de surprise. Les nombreux styles stratégiques propres aux organisations militaires et unités politiques sont autant de cadres spécifiques dans lesquels des technologies semblables peuvent donner naissance à des modes opératoires aux fondements différents et aux résultats extrêmement variables⁹⁹. Ainsi, la « RMA informationnelle » n'est pas interprétée, en termes d'usages et d'effets de la même manière par l'Armée Populaire de Libération (APL) chinoise et par les forces armées américaines. Tandis que ces dernières sont structurées autour de missions de projection de puissance outre-mer, l'APL s'intéresse aux opportunités offertes par un ciblage de précision pour mener une guerre dissymétrique de nature plus défensive. Celle-ci viserait moins la destruction que la désorganisation des forces adverses, par exemple par la neutralisation des centres de communication et de commandement (C4ISR) de l'adversaire¹⁰⁰.

Prospective et analyse des évolutions sur le temps long – La nécessaire compréhension des axes potentiels d'évolution future des domaines les plus sensibles et dynamiques doit inciter à renforcer nos capacités d'analyse prospective militaro-stratégique, qu'il s'agisse des phénomènes de radicalisation politique, des technologies de missiles ou

⁹⁹ Leslie C. Eliason & Emily O. Goldman (dir.), *The Diffusion of Military Technology and Ideas*, Palo Alto, Stanford University Press, 2003.

¹⁰⁰ You Ji, « Learning and Catching Up : China's Revolution in Military Affairs Initiative », dans Emily O. Goldman et Thomas G. Mahnken (dir.), *The Information Revolution in Military Affairs : the Prospects for Asia*, Basingstoke, Palgrave, 2004, pp. 113-114. Voir également Qiao Liang et Wang Xiangsui, *La guerre hors limites*, Paris, Payot Rivages, 2003.

spatiales, ou des liens entre armement biologique et génie génétique¹⁰¹. L'examen des expériences étrangères dans ce domaine semble à cet égard indispensable. De même, les méthodes et outils de simulation méritent d'être renforcés, celle-ci offrant des opportunités singulières pour tester des hypothèses quant à l'évolution des modalités des conflits armés et des dynamiques conflictuelles en général. L'intégration maximale de la dimension politique des conflits s'avère ici fondamentale à la viabilité des expériences de simulation et des enseignements qu'on en retire. Si l'évaluation prospective des menaces potentielles constitue une tâche dont la réussite requiert une grande ouverture d'esprit, elle ne doit pas pour autant s'accomplir en déconnexion avec la dimension politique des conflits potentiels et au détriment des facteurs les moins sophistiqués de la puissance militaire – entraînement, moral, cohésion, etc. De même, il convient d'équilibrer les méthodes prospectives fondées sur des hypothèses de rupture et le suivi des tendances de long terme, notamment par la détection et l'analyse des signaux faibles : la majorité des surprises stratégiques de l'histoire ont moins été le produit de bouleversements objectivement insoupçonnables que d'évolutions politiques dont la signification n'a su être décelée à temps ou qui n'ont pas suscité de réaction appropriée.

Résilience, adaptation et réaction

Parce que la surprise surviendra, la préparation nationale ne peut se résumer à une amélioration des chances d'anticipation, mais doit inclure des dispositions destinées à rendre plus réactifs et plus résistants à la fois les forces armées, l'appareil de sécurité et de défense et la société. Au final, lorsque se produit l'effet de surprise, cette préparation s'avère décisive en faisant la différence entre une cible réduite à l'état de « masse inerte » et une autre conservant les moyens d'exercer sa volonté vis-à-vis de son adversaire.

L'« absorption » et l'adaptabilité des forces armées – La capacité à absorber a un rôle à jouer en amont comme en aval, en participant à l'effet dissuasif mais aussi en réagissant à l'échec de la dissuasion. Handel rappelait ainsi que « la deuxième préoccupation la plus importante après le fait d'éviter la surprise consiste à être à même de s'en accommoder une fois qu'elle se produit, et ceci requiert de judicieusement forger sa puissance militaire en période de paix. »¹⁰². Le caractère fondamentalement imprévisible des surprises stratégiques impose de former et d'organiser les forces armées de manière à garantir l'adaptabilité¹⁰³. Tant les compétences humaines que les matériels doivent ainsi faire preuve de versatilité : en matière militaire, l'excellence sans polyvalence revient souvent à une incitation au contournement comme l'ont trop bien prouvé les forces armées américaines depuis la fin de la guerre froide, si promptes à écraser des adversaires classiques, mais à l'efficacité plus limitée dans le cadre des conflits asymétriques. Il apparaît ainsi moins judicieux de cultiver la spécialisation que la versatilité des forces armées : s'avancer de manière dogmatique sur ce que sera le futur de la

¹⁰¹ Delcroix, *Prospective, défense et surprise stratégique*, op. cit., pp. 95-118.

¹⁰² Handel, *War, Strategy and Intelligence*, op. cit., p. 270.

¹⁰³ Desportes, *Décider dans l'incertitude*, op. cit., notamment pp. 93-118.

guerre ne ferait que réduire la puissance militaire française et inciter au recours à un mode opératoire que l'on estimait obsolète.

La résilience de la population et des pouvoirs publics – Le mérite de la résilience réside, là encore, autant dans son apport propre que dans sa contribution à l'effet dissuasif de la posture stratégique d'un Etat. Un Etat dont la société et les pouvoirs publics semblent suffisamment forts, en prévision d'un choc ou dans les suites de celui-ci, pour conserver un haut degré de moral, de cohésion et d'efficacité représente une cible moins tentante, en particulier, lorsque la démonstration a pour but d'exposer la faiblesse supposée de la cible.

Faute de pouvoir empêcher la survenue d'une surprise stratégique, le renforcement de la résilience doit viser à améliorer la capacité nationale d'absorption du choc – qu'il soit de nature militaire ou terroriste – et de soutien d'un engagement de long terme devant permettre de renverser le déséquilibre créé par la surprise. Le renforcement de la résilience inclut ainsi, sans s'y limiter, le domaine purement technique et organisationnel assurant le maintien ou le rétablissement des nombreux services critiques, les capacités d'intervention d'urgence (secours, sécurisation des sites, gestion et tri des foules, décontamination NRBC, etc.) et la coordination interministérielle de la réaction.

Plus fondamentalement, et par delà ces aspects fréquemment soulignés¹⁰⁴, la résilience englobe la résistance morale et la mobilisation nationale dans l'adversité. Le contraste entre les réactions des sociétés espagnoles et britanniques aux attentats les ayant respectivement frappées en mars 2004 et juillet 2005 porte à croire qu'une préparation efficace est possible. La résilience morale et politique ne peut exister sans capacité de communication crédible, et plus largement, sans une sensibilisation de l'opinion publique à la sécurité nationale, aux intérêts stratégiques français et à la réalité de la guerre¹⁰⁵.

A cet égard, refuser de parler de « guerre » à propos du conflit en cours en Afghanistan semble aller à l'encontre de l'objectif de résilience pourtant annoncé dans le LBDSN¹⁰⁶ : cantonner ces opérations de stabilisation et de contre-insurrection au seul « maintien de la paix » ne saurait préparer l'opinion publique aux risques allant de pair avec l'engagement des forces armées françaises sur un théâtre de guerre, puisque ce terme véhicule l'image fautive d'une action fondée sur une mission d'interposition et « de basse intensité ». Le risque d'effet de surprise stratégique ne peut qu'être accru par l'entretien d'une telle perception faussée, alors même qu'éradiquer *Al-Qaida* ou empêcher une nouvelle prise de contrôle de l'Afghanistan par les Talibans implique de

¹⁰⁴ Voir par exemple le chapitre 3 de *La France face au terrorisme. Livre blanc sur la sécurité intérieure face au terrorisme*, Paris, La Documentation Française, 2006.

¹⁰⁵ En ce sens, la résilience s'appuie sur « l'esprit de défense » et le lien Armée-Nation. Sur le lien entre résilience et communication, voir *Défense et Sécurité nationale : le Livre blanc*, op. cit., pp. 188-191.

¹⁰⁶ *Ibid.*, p. 64.



lutter contre des adversaires déterminés et intelligents. Ceux-ci ne manqueront pas de cibler nos vulnérabilités et rechercheront précisément l'effet de surprise stratégique en nous frappant durement, et probablement de manière répétée.

Conclusion

Eminemment protéiforme, la surprise stratégique constitue un défi complexe contre lequel on ne peut se prémunir parfaitement. L'irréductible faillibilité des services de renseignement signifie qu'il est impensable d'imaginer et d'anticiper toutes les menaces pouvant ébranler un Etat. Toutefois, ce constat d'une impossible prévention n'implique pas que nous soyons totalement démunis pour réduire les risques d'occurrence d'une surprise stratégique ou en circonscrire les effets, en particulier en améliorant la capacité d'absorption et de réaction des populations et des appareils étatiques de sécurité et de défense.

En définitive, la surprise étant par essence la révélation d'un décalage entre les perceptions et la réalité de la menace, certains comportements de la cible portent en eux les germes de surprises stratégiques, tels que l'optimisme ou l'inflexibilité dans l'évaluation des menaces. Ces défauts peuvent porter à la fois sur les propriétés de la posture stratégique de la cible de la surprise – croyance en une dissuasion nucléaire toute-puissante, en une méthode de guerre supérieure, universelle et définitive, en une fiabilité parfaite du renseignement et des technologies de défense les plus critiques – et celles de la menace potentielle – vision trop condescendante ou trop statique des capacités adverses, négligence des possibilités d'apprentissage et d'adaptation de l'adversaire, incapacité à saisir l'enjeu motivant son recours à la violence, etc. En effet, si le terrorisme ou les armes de destruction massives restent des moyens essentiels par lesquels une surprise tactique peut prendre quasi instantanément une portée stratégique, la guerre classique ne doit pas pour autant être négligée : la létalité du combat moderne comme la relative sensibilité aux pertes humaines – civiles et militaires – due à l'implication de sociétés « post-héroïques » dans des guerres d'enjeu limité peuvent contribuer à rendre plus directe la connexion entre le niveau des combats et celui de la direction politique de la guerre¹⁰⁷.

Ainsi, le danger réside avant toute chose dans l'attitude consistant à s'accrocher vainement à ce que l'on assimile à des certitudes dans un domaine en étant dépourvu. La possession d'un système de défense antimissile de théâtre ou national peut sans nul doute s'avérer utile dans le cadre d'une projection de forces face à un Etat proliférant, mais ne doit pas être présentée comme un moyen infaillible de sanctuariser le territoire national et de protéger les unités déployées. De la même manière, investir

¹⁰⁷ En plus des textes de Luttwak indiqués en *supra*, voir Eliot A. Cohen, « Israel After Heroism », *Foreign Affairs*, vol. 77, n°6, novembre-décembre 1998, pp. 112-128.

politiquement et émotionnellement le champ du renseignement en le présentant comme suffisant pour anticiper les menaces et garantir la protection nationale reviendrait à nourrir des ambitions trop grandes vis-à-vis des services concernés, aussi compétents soient-ils. A cet égard, le renforcement de nos capacités de renseignement spatial ne peut avoir qu'un impact mitigé, améliorant des moyens technologiques d'anticipation forcément imparfaits, mais drainant des fonds susceptibles d'assurer une préparation plurisectorielle plus axée sur la résilience. La complexité des systèmes techniques est en tant que telle génératrice de risques de surprise, et les certitudes infondées, utilisées politiquement et confondues par l'adversaire, sont toujours susceptibles de convertir un échec technique en surprise stratégique.

Références

Documents officiels

Défense et Sécurité nationale : le Livre blanc, Paris, Odile Jacob – La Documentation Française, 2008.

La France face au terrorisme. Livre blanc sur la sécurité intérieure face au terrorisme, Paris, La Documentation Française, 2006.

The 9/11 Commission Report, Washington, U.S. GPO, 2004.

SARKOZY Nicolas, *Allocution à l'occasion de l'installation de la commission du Livre Blanc sur la défense et la sécurité nationale*, 23 août 2007,

[http://www.elysee.fr/elysee/elysee.fr/francais/interventions/2007/aout/allocution a l occasion de l installation de la commission du livre blanc sur la defense et la securite nationale.79262.html](http://www.elysee.fr/elysee/elysee.fr/francais/interventions/2007/aout/allocution%20a%20l'occasion%20de%20l'installation%20de%20la%20commission%20du%20livre%20blanc%20sur%20la%20defense%20et%20la%20securite%20nationale.79262.html)

Monographies

ADDINGTON Larry H., *The Patterns of War Through the Eighteenth Century*, Bloomington, Indiana University Press, 1990.

ARDANT DU PICQ Charles (colonel), *Etudes sur le combat*, Paris, Ivrea, 1978 (1880).

BEAUFRE André (Général), *Introduction à la stratégie*, Paris, Pluriel, 1998 (1963).

BEN-ISRAEL Isaac, *Philosophie du renseignement. Logique et morale de l'espionnage*, Paris, Tel Aviv, Editions de l'éclat, 2004 (1999).

BETTS Richard K., *Enemies of Intelligence. Knowledge and Power in American National Security*, New York, Columbia University Press, 2007.

BETTS Richard K. et MAHNKEN Thomas G. (dir.), *Paradoxes of Strategic Intelligence. Essays in Honor of Michael I. Handel*, Londres, Frank Cass, 2003

BETTS Richard K., *Surprise Attack. Lessons for Defense Planning*, Washington, The Brookings Institution, 1982.

BOOTH Ken, *Strategy and Ethnocentrism*, Londres, Croom Helm, 1979.

BRODIE Bernard, (dir.), *The Absolute Weapon. Atomic Power and World Order*, New York, Harcourt Brace, 1946.

CAMPBELL Kurt M. (dir.), *The Challenge of Proliferation*, Washington, The Aspen Institute Strategy Group, 2005.

CARTER Ashton B. et SCHWARTZ David N. (dir.), *Ballistic Missile Defense*, Washington, The Brookings Institution, 1984.

CLAUSEWITZ Carl von, *De la guerre*, Paris, Editions de Minuit, 1955.

COHEN Eliot A. et GOOCH John, *Military Misfortunes. The Anatomy of Failure in War*, New York, The Free Press, 1990.

CORERA Gordon, *Shopping for Bombs: Nuclear Proliferation, Global Insecurity, and the Rise and Fall of the A.Q. Khan Network*, New York, Oxford University Press, 2006.

COUTAU-BEGARIE Hervé, *Traité de stratégie*, Paris, Economica, 1999.

CRONIN Patrick M. (dir.), *The Impenetrable Fog of War. Reflections on Modern Warfare and Strategic Surprise*, Westport, Praeger, 2008.

DAVID Dominique, *Sécurité : l'après-New York*, Paris, Presses de Sciences Po, coll. « La Bibliothèque du citoyen », 2002.

DELCROIX Geoffrey, *Prospective, défense et surprise stratégique. Le stratège, l'improbable et l'inattendu*, Paris, Futuribles International, Travaux & recherches de prospective, n° 25 , mars 2005.

DESPORTES Vincent (Général), *Décider dans l'incertitude*, Paris, Economica, 2007.

ELIASON Leslie C. & GOLDMAN Emily O. (dir.), *The Diffusion of Military Technology and Ideas*, Palo Alto, Stanford University Press, 2003.

ERFURTH Waldemar, *Surprise*, Washington, Headquarters U.S. Marine Corps, FM-FRP 12-1, 1988 (1943).

ERICKSON John, *The Road to Stalingrad. Stalin's War with Germany*, New Haven, Yale University Press, 1999 (1975).

FUKUYAMA Francis (dir.), *Blindside: How to Anticipate Forcing Events and Wild Cards in Global Politics*, Washington, Brookings Institution Press, 2008.

GADDIS John Lewis, *Surprise, Security, and the American Experience*, Cambridge, Harvard University Press, 2004.

GLANTZ David M., *Before Stalingrad. Barbarossa – Hitler's Invasion of Russia 1941*, Stroud, Tempus, 2001.

GOLDMAN Emily O. et MAHNKEN Thomas G. (dir.), *The information revolution in military affairs : the prospects for Asia*, Basingstoke, Palgrave, 2004.

GRAY Colin S., *La guerre au XXIe siècle. Un nouveau siècle de feu et de sang*, Paris, Economica, 2007 (2005).

GRAY Colin S., *Transformation and Strategic Surprise*, Carlisle, Strategic Studies Institute, 2005.

GRAY Colin S., *Weapons Don't Make War. Policy, Strategy, and Military Technology*, Lawrence, Kansas University Press, 1993.

HANDEL Michael I., *Masters of War. Classical Strategic Thought*, Abingdon, Routledge, 2001 (1992).

HANDEL Michael I., *War, Strategy and Intelligence*, Londres, Frank Cass, 1989.

HERRING George C., *America's Longest War. The United States and Vietnam, 1950-1975*, New York, John Wiley & Sons, 1979.

JERVIS Robert, *Perception and Misperception in International Politics*, Princeton, Princeton University Press, 1976.

KAM Ephraim, *Surprise Attack. The Victim's Perspective*, Cambridge, Harvard University Press, 2004.

KAPLAN Fred, *The Wizards of Armageddon*, New York, Touchstone/Simon and Schuster, 1983.

KEANEY Thomas A. et COHEN Eliot A., *Revolution in Warfare ? Air Power in the Persian Gulf*, Annapolis, Naval Institute Press, 1995.

KNORR Klaus et MORGAN Patrick (dir.), *Strategic Military Surprise. Incentives and Opportunities*, New Brunswick, Transaction Books, 1983.

LEE Bradford A. et WALLING Karl F. (dir.), *Strategic Logic and Political Rationality. Essays in Honor of Michael I. Handel*, Londres, Frank Cass, 2003.

LEONHARD Robert R., *Fighting by Minutes. Time and the Art of War*, Westport, Praeger, 1994.

LEVITE Ariel, *Intelligence and Strategic Surprises*, New York, Columbia University Press, 1987.

LIANG Qiao et XIANGSUI Wang, *La guerre hors limites*, Paris, Payot Rivages, 2003.

LIDDELL HART Basil H., *Stratégie*, Paris, Perrin, 1998.

LINDSAY James M. et O'HANLON Michael E., *Defending America. The Case for Limited National Missile Defense*, Washington, Brookings Institution Press, 2001.

LUTTWAK Edward N., *Le grand livre de la stratégie, de la paix et de la guerre*, Paris, Odile Jacob, 2002 (1988).

MACKENZIE Kenneth F., *The Revenge of the Melians. Asymmetric Threats and the Next QDR*, Washington, McNair Paper 62, Institute for National Strategic Studies, 2000.

MAHNKEN Thomas G., *Uncovering Ways of War. U.S. Intelligence and Foreign Military Innovation, 1918-1941*, Ithaca, Cornell University Press, 2002.

MEARSHEIMER John J., *The Tragedy of Great Power Politics*, New York, Norton, 2001.

DE MONTBRIAL Thierry et KLEIN Jean (dir.), *Dictionnaire de stratégie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1999.

MURRAY Williamson et KNOX MacGregor (dir.), *The Dynamics of Military Revolution, 1300-2050*, Cambridge, Cambridge University Press, 2001.

NOLAN Janne E. et MACEACHIN Douglas, *Discourse, Dissent, and Strategic Surprise. Formulating U.S. Security Policy in an Age of Uncertainty*, Washington, Institute for the Study of Diplomacy, 2006.

Collectif, « Nuclear Black Markets: Pakistan, A.Q. Khan and the rise of proliferation networks. A net assessment », Londres, IISS Strategic Dossier, 2007.

REID Brian Holden (dir.), *The Science of War. Back to the First Principles*, Londres, Routledge, 1993.

RHODES Edward, "Review Of Empirical Studies Of Conventional Deterrence", *Center for Global Security and Democracy Working Paper*, Columbia International Affairs Online (CIAO), Columbia University Press, 1999.

SCHELLING Thomas C., *Stratégie du conflit*, Paris, Presses Universitaires de France, 1986 (1960).

SNYDER Glenn H., *Deterrence and Defense. Toward a Theory of National Security*, Princeton, Princeton University Press, 1961.

VENNESSON Pascal (dir.), *Innovations et conduite du changement dans les armées*, Paris, Les forums du C2SD, 2002.

VIGOR Peter, *Soviet Blitzkrieg Theory*, Londres, MacMillan, 1983.

WATTS Barry D., *Clausewitzian Friction and Future War*, Washington, McNair Paper 68, Institute for National Strategic Studies, 2004 (1996).

WHALEY Barton, *Stratagem. Deception and Surprise in War*, Boston, Artech House, 2007.

WOHLSTETTER Albert, *The Delicate Balance of Terror*, Santa Monica, RAND, P-1472, 1958, disponible sur <http://www.rand.org/publications/classics/wohlstetter/P1472/P1472.html>.

WOHLSTETTER Roberta, *Pearl Harbor. Warning and Decision*, Stanford, Stanford University Press, 1962.

ZABECKI David T., *The 1918 German Offensives. A Case Study in the Operational Level of War*, Abingdon, Routledge, 2006.

ZIEMKE Earl F., *The Red Army. From Vanguard of World Revolution to US Ally*, Londres, Frank Cass, 2004.

Articles de revues

BETTS Richard K., « The Soft Underbelly of American Primacy : Tactical Advantages of Terror », *Political Science Quarterly*, vol. 117, n° 1, 2002, pp. 19-36.

BETTS Richard K., « The Trouble with Strategy : Bridging Policy and Operations », *Joint Force Quarterly*, n° 29, automne-hiver 2001-2002, pp. 23-30.

BRACKEN Paul, « Non-Standard Models of the Diffusion of Military Technologies », *Defense Analysis*, vol. 14, n°2, 1998, pp. 101-114.

BRODIE Bernard, « Military Demonstration and Disclosure of New Weapons », *World Politics*, vol. 5, n° 3, avril 1953, pp. 281-301.

BYMAN Daniel, « Strategic Surprise and the September 11 Attacks », *Annual Review of Political Science*, vol. 8, 2005, pp. 145-170.

CHEM, « La surprise stratégique », *Défense nationale*, mars 2008, pp. 41-50.

COHEN Eliot A., « Israel After Heroism », *Foreign Affairs*, vol. 77, n°6, novembre-décembre 1998, pp. 112-128.

COUTAU-BEGARIE Hervé, « Révolution ou rupture ? Sur la mutation stratégique en cours », *Stratégique*, n° 65, 1997/1, pp. 9-16.

FREEDMAN Lawrence, « Prevention, Not Preemption », *The Washington Quarterly*, vol. 26, n° 2, printemps 2003, pp. 105-114.

GADDIS John Lewis, « On Strategic Surprise », *Hoover Digest*, 2002, n° 2, disponible sur <http://www.hoover.org/publications/digest/3437371.html>.

GOOCH John et PERLMUTTER Amos, « Introduction », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 5, n° 1, mars 1982, pp. 1-2.

GRAY Colin S., « Coping with Uncertainty: Dilemmas of Defense Planning », *Comparative Strategy*, vol. 27, n°4, juillet 2008, pp. 324-331.

HANDEL Michael I., « Intelligence and Deception », *The Journal of Strategic Studies*, vol. 5, n° 1, mars 1982, p. 122-154.

LABS Eric J., « Beyond Victory. Offensive Realism and the Expansion of War Aims », *Security Studies*, vol. 6, n° 4, été 1997, pp. 1-49.

LEWIS James A. « Cyber Attacks Explained », *CSIS Commentary*, 15 juin 2007, 2 p.

LUTTWAK Edward N., « A Post-heroic Military Policy », *Foreign Affairs*, vol. 75, n° 4, juillet-août 1996, pp. 33-44.

LUTTWAK Edward N., « Toward A Post-Heroic Warfare », *Foreign Affairs*, vol. 74, n° 3, mai-juin 1995, pp. 109-121.

NYE Joseph S. et OWENS William A., « America's Information Edge », *Foreign Affairs*, vol. 75, n° 2, Mars-Avril 1996, pp. 20-36.

PARKER Charles F. et STERN Eric K., « Blindsided? September 11 and the Origins of Strategic Surprise », *Political Psychology*, vol. 23, n°3 (septembre 2002), pp. 601-630.

RID Thomas, « Les photos du caporal stratégique. Comment les nouveaux médias changent la guerre », *Ifri*, novembre 2006, disponible sur http://www.ifri.org/files/Securite_defense/RID_caporal_strategique.pdf

ZALOGA Steven, « Technological Surprise and the Initial Period of War : The Case of the T-34 Tank in 1941 », *The Journal of Slavic Military Studies*, vol. 6, n° 4, décembre 1993, pp. 634-646.

Informations aux lecteurs

Si vous êtes intéressé(e) par d'autres publications de la collection, veuillez consulter la section « Focus stratégique » sur le site Internet de l'Ifri :

<http://www.ifri.org>

Les derniers numéros publiés de la collection « Focus stratégique » sont :

- Sébastien Melmot, *Candide au Congo : l'échec annoncé de la réforme du secteur de sécurité (RSS)*, n° 9, septembre 2008
http://www.ifri.org/files/Securite_defense/Focus_Candide_Congo.pdf
- Philippe Coquet, *La notion de partage capacitaire en question*, Focus stratégique n° 8, juin 2008
http://www.ifri.org/files/Securite_defense/Focus_strategique_8_Coquet_partage_capacitaire.pdf
- Jean-Bernard Véron, *L'aide au développement face à la guerre*, Focus stratégique, n° 7, mai 2008
http://www.ifri.org/files/Securite_defense/Focus_7_Veron_aide_developpement_guerre.pdf
- Marc Hecker, *Du bon usage de la terreur*, Focus stratégique n° 6, Ifri, avril 2008
http://www.ifri.org/files/Securite_defense/Focus_strategique_6_Hecker_Terreur.pdf
- Christopher S. Chivvis, *Birth of Athena : The Uncertain Future of European Security and Defense Policy*, Focus stratégique n° 5, Ifri, mars 2008
http://www.ifri.org/files/Securite_defense/Focus_strategique_5_Chivvis_PESD.pdf